



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

JUIN 1850.

6^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.



ONVAINCU qu'un héritier de son sang était nécessaire à l'avenir de la France, et l'impératrice Joséphine n'ayant pu lui donner cet enfant qu'il désirait si vivement, Napoléon dut songer au divorce; mais ce ne fut qu'avec les plus grands ménagements qu'il tâcha de décider sa femme à ce douloureux sacrifice. Il en appela à sa raison; et, quoiqu'une telle séparation dût briser son cœur, l'impératrice sut

trouver une sorte de consolation dans l'idée que son dévouement consoliderait la puissance de l'homme qu'elle chérissait plus que tout au monde. Elle fit plus encore: lorsque plus tard elle apprit la naissance du roi de Rome, elle oublia toutes ses souffrances pour ne songer qu'au bonheur de Napoléon; mais aussi il faut dire que, de son côté, l'empereur conserva pour elle la plus tendre amitié, et la combla d'égards et de bienfaits.

Il n'y a aucun doute sur ce fait, qu'avant 1809, Napoléon s'était déjà déterminé à rompre un mariage contracté pour tant par des motifs d'affection et de reconnaissance. Plus d'une fois il avait pensé à faire cette communication à sa femme sans jamais oser lui en parler, redoutant pour elle, et peut-être pour lui, les suites de son désespoir: les larmes de

Joséphine savaient toujours trouver le chemin de son cœur. Ce fut Fouché qui, le premier, eut la hardiesse de toucher ouvertement cette corde délicate. Depuis longtemps, lui aussi avait été assez clairvoyant pour deviner celui de tous ses projets que l'empereur cachait peut-être avec le plus de soin; jugeant que le moment était venu, il profita de ce que Napoléon était à Schönbrunn, pour aller, sans mission officielle, conseiller à l'impératrice de dissoudre son mariage. Cette habile démarche ne causa pas moins de chagrin à Joséphine que la colère à l'empereur; et, s'il ne retira pas sur-le-champ à Fouché son portefeuille, qu'il devait, du reste, lui demander un peu plus tard, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, à la sollicitation de sa femme, mais bien parce que lui-même avait secrètement résolu d'accomplir ce grand acte politique. Aussi, en arrivant à Paris, un de ses premiers soins fut-il de soumettre à l'officialité le désir que son mariage avec Joséphine fut déclaré nul. Cette délicate négociation se traita dans le mystère de la chancellerie. Napoléon mit une seule personne dans la confidence, le grand maréchal, qui était discret comme la tombe, et qui, certes, n'en dit rien à personne. Cependant toute la cour en fut bientôt instruite. Il en est de certains événements comme de certaines affections qui ne peuvent demeurer longtemps cachées.

Quoique les souverains étrangers vinsent rompre, tous les soirs, la monotonie qui régnait à la cour, l'ennui de Napoléon avait augmenté en proportion de l'inquiète préoccupation de Joséphine. Voulant, à quelque prix que ce fut, procurer à celle-ci de la distraction, et peut-être aussi en profiter lui-même, l'empereur prévint le prince de Neufchâtel qu'il irait avec l'impératrice, un jour de la semaine qu'il lui désignait, chasser et coucher à Grosbois.

— Monsieur le grand veneur, lui dit-il avec gaieté, je veux que vous nous donniez, après la chasse, les violons et la comédie, comme on agissait autrefois... dans le bon temps, ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

Berthier fit sur-le-champ toutes ses dispositions pour offrir à ses augustes hôtes une fête digne d'eux. Pour qu'elle fût complète, il imagina de faire venir chez lui la troupe des *Variétés*. Le choix du spectacle fut laissé à Brunet, qui manifesta l'intention de jouer la pièce de son répertoire la plus en vogue, intitulée *Cadet Roussel, maître de déclamation*. Berthier, n'ayant jamais vu *Cadet Roussel*, ne trouva pas d'inconvénient à ce qu'un vaudeville qu'on disait très-gai fût représenté de préférence à un autre qui pouvait être fort ennuyeux. Il accepta la pièce sans examen préalable. Napoléon avait dressé lui-même la liste des personnes de la cour qu'il voulait avoir à cette fête, et, malgré un froid des plus rigoureux, pas une des femmes qui avaient été invitées ne manqua de s'y trouver.

La chasse fut triste. Tout le monde avait remarqué l'accablement de l'impératrice dès son arrivée ; mais lorsqu'il fallut se parer pour le dîner et pour le bal qui devait succéder au spectacle, sa douleur se montra avec toute son amertume ; de sorte que les illustres convives ne furent pas plus gais pendant le repas qu'ils ne l'avaient été durant la chasse. Napoléon, à qui rien n'échappait, s'était aperçu de la contrainte qui régnait autour de lui. Pour y mettre un terme, il crut bien faire de dire, avant de sortir de table pour passer dans la salle de spectacle :

— Ah ça ! j'entends qu'on s'amuse et qu'on rie plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je ne veux ni gêne ni étiquette : nous ne sommes pas ici aux Tuileries !

On sait ce que produisent ordinairement de pareils ordres de la part d'un souverain : ils achèvent de paralyser tout à fait ceux qui ne le sont encore qu'à moitié. Mais qu'on juge de la stupéfaction des spectateurs lorsqu'ils entendirent, dès le commencement de la pièce, *Cadet Roussel* se plaindre amèrement de ce que sa femme ne lui avait pas donné d'héritiers !

« Il est douloureux pour un homme tel que moi, disait Brunet, de n'avoir personne à qui transmettre l'héritage de sa gloire ! Décidément, je vais divorcer avec madame *Cadet Roussel*, pour épouser une femme dont j'aurai des enfants. »

La plupart des autres scènes roulaient sur cette idée, et le mot *divorce* y était répété vingt fois. Chercher à peindre l'embarras de tout le monde serait chose impossible ; celui de Berthier surtout était inimaginable. Joséphine ne se contenait qu'avec peine ; à tout moment elle était sur le point de se trouver mal. Quant à Napoléon, il avait l'air de ne s'occuper que de la pièce, et essayait de rire ; mais ce n'était que du bout des lèvres et en grimaçant. Personne n'osait le regarder, de peur de paraître faire une application ; on s'attendait à chaque instant à une explosion. Il n'en fut rien, grâce à Berthier, qui, placé derrière l'empereur, usait largement du droit qu'il avait octroyé, en faisant entendre, par intervalles, un bruyant éclat de rire qui contrastait bizarrement avec sa physionomie consternée. La représentation terminée, Napoléon se leva, et, prenant le bras du grand maréchal, lui dit avec un accent animé, quoiqu'à demi-voix :

— Duroc, je vois que vous avez bien gardé le secret de mon divorce, car s'il avait été connu, personne n'eût été assez hardi pour se permettre avec moi une pareille impertinence.

Cependant, le bruit de ce grand événement acquérait de jour en jour plus de consistance. On n'en parlait, à vrai dire, qu'à voix basse ; mais enfin on en parlait partout. Aussi, Napoléon, qui n'ignorait aucune de ces particularités, voulut-il ce qu'il appelait *en finir*. Un matin, (c'était le 30 novembre,) il fit mander dans son cabinet la reine de Hollande et son frère Eugène, et leur avoua avec tristesse la cruelle nécessité à laquelle il est réduit de se séparer de leur mère, et de sacrifier ainsi les plus chères affections de son cœur aux intérêts de son peuple. Il les conjure de rester toujours unis, et il leur assure que le nouveau mariage qu'il *pourra* contracter ne changera rien aux sentiments qu'il a toujours eus pour eux. Puis, sans vouloir entendre les respectueuses objections que les enfants de Joséphine essayaient de lui opposer, il les congédia d'une manière toute paternelle ; mais, dans l'après-midi, il fit appeler la reine de Hollande toute seule.

— Hortense, lui dit-il, la nation a tant fait pour moi et pour vous autres, que je crois lui devoir le sacrifice qu'elle m'impose. Son repos et son bonheur veulent que je choisisse une nouvelle compagne. Depuis un mois, votre mère vit dans les tourments de l'inquiétude ; tout sera terminé bientôt. C'est vous, Hortense, qui avez su le mieux mériter sa confiance ; voulez-vous la préparer à sa nouvelle destinée ?... Vous me soulagerez le cœur d'un grand poids.

— Sire, répondit Hortense les larmes aux yeux, c'est parce que ma malheureuse mère m'a accordé toute cette confiance, c'est parce que je sais qu'après Votre Majesté et le sentiment de ses devoirs, mon frère et moi nous sommes ce qu'elle chérit le plus au monde, qu'il ne m'est pas possible de me charger de cette commission.

— Vous me refusez donc, Hortense ?

— Sire, je ne consentirai jamais à plonger le poignard dans le cœur de ma mère....

Eh ! mon Dieu ! il ne s'agit point ici de poignard ! répliqua Napoléon en faisant un petit mouvement d'épaules ; les femmes mettent de l'exagération dans tout....

— Sire, permettez-moi de retourner auprès de ma mère, interrompit la reine en faisant une révérence pleine de dignité.

— C'est juste, allez, répondit Napoléon sans paraître s'offenser d'un refus si nettement exprimé ; c'est le devoir d'une bonne et honorable fille comme vous l'avez toujours été ; et, puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il comme un homme qui vient de prendre une détermination, ce sera moi qui me chargerai de ce soin.... Il est de ces choses qu'il faut savoir faire soi-même. Adieu, Hortense.

Le même jour, Leurs Majestés se mirent à table, comme de coutume, à sept heures du soir. Joséphine avait pleuré pendant toute la matinée, et, pour cacher autant que possible les traces de sa douleur, elle s'était coiffée d'un chapeau de crêpe blanc noué sous le menton, et dont la passe empêchait de voir une partie de son visage. Ceux qui purent la regarder de face remarquèrent qu'elle avait encore les yeux rouges et les pommettes des joues fortement colorées. Pendant le peu de temps que dura le dîner (dix minutes environ,) Napoléon tint constamment les yeux baissés sur son assiette ; s'il les levait par moments, ce n'était que pour jeter à sa femme un regard furtif, dans lequel se peignaient les sentiments pénibles qui l'agitaient. Les officiers de sa maison, immobiles comme

déshabiller l'impératrice au plus vite. M. de Beausset, rassuré sur son état, avait passé dans le petit salon qui précède la chambre à coucher. Napoléon ne tarda pas à venir l'y trouver. Depuis le commencement de cette scène, qui avait duré l'espace de quelques minutes, M. de Beausset ne s'était occupé que de l'impératrice, dont la situation l'avait d'abord effrayé. Il n'avait fait aucune attention à l'empereur, dont l'agitation et l'inquiétude lui parurent alors extrêmes. Napoléon lui apprit la cause de ce qui venait d'arriver.

— L'intérêt de la France a fait violence à mon cœur, lui dit-il, le divorce est devenu nécessaire... C'est un devoir de rigueur pour moi... Je suis d'autant plus effrayé de l'état de Joséphine, que depuis quelques jours elle ne devait rien ignorer. Eugène et sa sœur ont dû lui tout dire ce matin. Elle est bien à plaindre, la pauvre femme !... Cependant je croyais qu'elle aurait plus de caractère, plus de force d'âme...

L'émotion que Napoléon éprouvait en parlant ainsi, tout en se promenant à grands pas, le forçait à mettre entre chacune de ses phrases un assez long intervalle. Les mots s'étaient échappés avec peine de sa poitrine haletante, sa voix tremblait, des larmes lui roulaient dans les yeux ; il fallait qu'il fût ce qu'il appelait *hors de lui* pour donner à un officier de sa maison, si loin placé de son intimité, une telle marque de confiance. Lorsqu'il se fut un peu calmé, il envoya chercher Corvisart, la reine Hortense, Eugène et Cambacérès ; mais avant de retourner dans ses appartements, il voulut s'assurer par lui-même de l'état de Joséphine ; il la trouva beaucoup plus calme et presque résignée. Après l'avoir embrassée tendrement, il remonta dans son cabinet, suivi de M. de Beausset, auquel il avait fait signe de l'accompagner. Arrivé à l'endroit du petit escalier où il avait trébuché quelques moments auparavant, il s'arrêta :

— En vérité, dit-il en remarquant l'exiguïté de ce passage, c'est un miracle d'avoir pu faire passer par là une femme entièrement privée de ses sens, une véritable morte !

Cette réflexion fit faire à M. de Beausset un léger sourire qui, malgré lui, vint contracter ses lèvres, et que le respect réprima aussitôt. Arrivé dans le *salon vert*, il ramassa son chapeau, qu'il avait jeté sur le tapis afin d'avoir les mouvements plus libres lorsqu'il avait pris Joséphine dans ses bras.

— Parbleu ! vous auriez bien dû vous débarrasser en même temps de votre épée, lui dit Napoléon. Il est vrai que dans de pareilles crises on ne saurait penser à tout !...

Et comme le préfet se disposait à sortir du cabinet :

— Un moment, Beausset, ajouta Napoléon ; vous savez combien on est bavard et curieux ici : pour éviter toute espèce de commentaires, vous direz que l'impératrice a eu une légère attaque de nerfs, causée par une *mauvaise digestion*... Elle mange toujours trop vite, ajouta-t-il à part lui.

Puis, faisant de la main un signe plein de bienveillance :

M. de Beausset, dit-il en terminant, que tout ceci reste entre nous, je vous en prie.

Il y avait à peine une demi-heure que Napoléon était dans son cabinet, livré à ses réflexions et encore tout impressionné de la scène qui venait de se passer, lorsque Eugène entra, pâle, et la douleur peinte sur le visage. Il venait d'apprendre de sa mère tout ce qui s'était passé dans la soirée ; il en était acca-

blé. En le voyant, Napoléon lui tendit la main sans bouger de son fauteuil.

— Sire, dit Eugène en baissant les yeux, permettez que dès ce moment je quitte Votre Majesté.

— Comment cela, Eugène ? demanda Napoléon en se levant tout à coup.

— Oui, sire ; le fils d'une femme qui n'est plus impératrice ne peut rester plus longtemps vice-roi. Il est de son devoir de suivre sa mère dans la retraite que vous lui choisirez...

— Ah ! Eugène !... est-ce bien toi qui menaces de me quitter ? répliqua Napoléon avec un accent attendri. Ne sais-tu pas combien sont impérieuses les raisons qui m'ont forcé de prendre un tel parti ?... Ta mère ne te les a donc pas expliquées ?... Et si je l'obtiens, ce fils, objet de mes plus chers désirs, qui me remplacera auprès de moi lorsque je serai absent ?... qui lui servira de père ?... qui l'élèvera ?... en un mot, qui en fera un homme ?... Je te l'avoue, j'avais compté sur toi ; car, enfin, ne t'ai-je pas servi de père, moi, à toi et à ta sœur ?...

Ici Napoléon ne put en dire davantage. Le prince, ne pouvant maîtriser son émotion, se précipita sur la main que l'empereur lui abandonnait, et la pressa plusieurs fois sur ses lèvres avec la plus vive effusion. Mais Napoléon l'attira doucement à lui, et l'embrassant avec la plus grande tendresse :

— Oui... répète-moi que tu ne me quitteras pas, murmura-t-il d'une voix inintelligible.

— Jamais, sire, jamais !...

Et Napoléon, ayant détourné la tête pour cacher ses pleurs, fit à Eugène un signe de la main pour lui faire comprendre qu'il avait besoin d'être seul.

A dater du jour où sa nouvelle destinée lui avait été révélée par l'empereur, Joséphine n'était presque pas sortie de ses appartements et n'avait paru que très-rarement au cercle des Tuileries. Madame mère avait fait les honneurs de la cour. Cependant Napoléon voulut que l'impératrice assistât au *Te Deum* chanté à Notre Dame deux jours après (le 2 décembre,) pour les anniversaires du couronnement et de la bataille d'Austerlitz. Joséphine y parut dans une tribune, entourée de toutes les princesses de la famille impériale, et Napoléon se rendit seul, en grande cérémonie, à la métropole. Le lendemain, elle fut encore obligée d'assister à la fête que donna la ville de Paris à cette occasion. L'empereur avait demandé que cette fête commençât de bonne heure, parce que (avait-il dit) *il voulait voir tout le monde*, et surtout le moins de robes de cour possible.

Ce bal fut magnifique. La salle du trône, entre autres, était resplendissante de fleurs, de lumières, de diamants et de femmes, toutes plus parées les unes que les autres ; on eût dit une féerie. Joséphine arriva la première ; jamais sa toilette n'avait paru si éblouissante ; jamais sa physionomie, toujours si douce, mais ce jour-là empreinte d'une profonde tristesse, n'avait eu une expression aussi sublime de résignation ; et lorsque arrivée dans la grande salle, après avoir passé sous les yeux des premiers magistrats et de l'élite des habitants de sa bonne ville, elle s'avança lentement vers ce trône sur lequel elle allait s'asseoir pour la dernière fois, ses yeux se fermèrent à demi, ses genoux faiblirent... elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur le bras de madame de La-rochefoucault, sa dame d'honneur.

— Je n'aurai jamais la force d'arriver jusque-là, lui dit-elle d'une voix éteinte : je me sens mourir.

— Un peu de courage, madame, lui répondit celle-ci à demi voix ; tous les regards sont dirigés sur Votre Majesté.

— Oh ! qu'une couronne pèse ! dit-elle encore bien bas.

Et faisant un dernier effort, elle se mit à sourire ; l'empereur l'avait voulu.

Un moment après, on battit aux champs pour annoncer l'arrivée de Napoléon. Il s'avança d'un pas rapide, accompagné de six rois qui marchaient à sa suite, (1) et vint s'asseoir à côté de l'impératrice, après avoir parlé à la plupart de ceux qui s'étaient trouvés sur son passage. La fête commença. Napoléon, qui voulait être aimable, se leva bientôt de son fauteuil pour aller faire ce qu'il appelait sa tournée ; mais avant de descendre de l'estrade il s'était penché vers Joséphine et lui avait dit quelques mots à l'oreille, probablement pour l'engager à l'accompagner, car celle-ci se leva à l'instant.

M. de Talleyrand, qui, en sa qualité de grand chambellan, se tenait debout derrière l'empereur, se précipita pour le suivre ; mais il s'embarassa dans la queue du manteau de l'impératrice et manqua de la faire tomber et de tomber lui-même. Une fois dégagé, il rejoignit Napoléon sans même adresser la moindre excuse à Joséphine. Il faut croire que le prince de Bénévent n'avait aucune intention d'insulter au malheur de l'impératrice ; mais il n'ignorait aucun des secrets du grand drame qui était en train de se jouer ; il savait que le dernier acte allait s'accomplir ; et, certes, lui si poli envers qui que ce fût, n'eut pas agi de la même façon un an auparavant.

Quant à Joséphine, elle s'arrêta, et, avec une dignité remarquable, sourit à M. de Talleyrand, comme d'une maladresse qui aurait été commune à tous deux ; mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes de colère.

Arrivés à l'extrémité de la grande galerie, Leurs Majestés se séparèrent ; Napoléon prit à droite et l'impératrice à gauche. Tout le monde se porta de son côté pour la voir, car elle était adorée de la bourgeoisie et même des femmes de la cour, qui toutes se plaisaient à la proclamer bonne et indulgente ; aussi cette triste promenade produisit-elle une forte impression sur la foule. Ce fut la dernière fois que l'impératrice parut en public.

Les formalités religieuses dont le pape avait exigé la stricte observation une fois remplies, et la procédure prescrite par les canons de l'Eglise terminée, la sentence fut rendue par M. de Boislève, grand official de l'archevêché de Paris. Le mariage de Napoléon fut dissous, et lui-même condamné à une amende de six francs envers les pauvres. L'officialité métropolitaine le releva bientôt de cette condamnation, parce qu'en se soumettant à ce jugement de pure forme, qui le fit beaucoup rire, il envoya le même jour cent vingt mille francs aux maires de Paris pour qu'ils les distribuassent, chacun dans leur arrondissement, aux plus nécessiteux.

— En ma qualité d'empereur, avait-il dit, je dois cette fois payer plus cher que les autres.

A cette occasion, on pourra se faire une idée de la soumission de Napoléon aux lois de l'empire dans les actes de sa vie privée. Cette procédure ecclésiastique avait entraîné des avances assez considérables, tant pour les honoraires des assistants que pour les droits d'enregistrement d'une foule d'actes devenus nécessaires ; non seulement ces frais furent payés au fisc et rentrèrent au trésor, mais encore ce fut Napoléon qui les acquitta avec les fonds de sa cassette particulière.

Le jour fatal arriva : ce fut le 16 décembre 1809. Déjà toute la famille impériale et les grands dignitaires de la couronne se trouvaient réunis aux Tuileries, dans la galerie de Diane, qui avait été disposée à cet effet. Napoléon s'assit sur le fauteuil qui lui avait été préparé, à droite de l'archichancelier. Il était immobile comme une statue, ses mains croisées l'une sur l'autre, et il tenait constamment les yeux fixés sur la porte des appartements intérieurs. Tout à coup les deux battants sont ouverts à la fois, deux pages se rangent chacun d'un côté, et un huissier annonce à haute voix : *Sa Majesté l'impératrice et reine !* A ces mots, il se fait dans la salle un mouvement bientôt suivi du plus profond silence. Tous les regards sont dirigés du même côté : Napoléon se lève, Joséphine paraît. Elle est vêtue d'une robe de mousseline unie ; un petit peigne d'écaïlle blonde a pris cette fois la place de la couronne dentelée qui encadre ordinairement le chignon de ses cheveux d'ébène ; toute sa toilette est remarquable de simplicité : elle ne porte pas un seul bijou ; seulement un petit médaillon de forme carrée, passé dans un cordonnnet de soie noire ; est suspendu à son cou ; c'est le portrait de Napoléon lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie. Elle s'avance lentement, appuyée sur le bras de la reine de Hollande, aussi pâle que sa mère. Eugène, debout à côté de l'empereur, et le regard fixe, semblait éprouver un tremblement violent. Napoléon se rapproche de lui, cherche sa main et la serre à plusieurs reprises avec émotion. Pendant ce temps, Joséphine était venue s'asseoir devant une petite table recouverte d'un velours vert à crêpines d'or, placée un peu en avant et à gauche de Cambacérès. Napoléon fit un signe gracieux de la main en regardant autour de lui, comme pour engager les grands dignitaires à se rasseoir.

Alors M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, en sa qualité de procureur impérial, donna, d'une voix mal assurée, lecture de l'acte de séparation. Il fut écouté dans un religieux silence. Une vive anxiété était peinte sur tous les visages. Joséphine seule semblait être calme ; le bras posé négligemment sur la petite table qui était devant elle, la tête penchée, de grosses larmes coulaient de temps en temps sur ses joues. Sa fille, debout derrière elle, les coudes appuyés sur le dossier du fauteuil de sa mère, ne cessa de sangloter en cachant sa tête dans ses mains... Quant à Napoléon, il semblait souffrir mille fois plus qu'elles deux.

Cette lecture achevée, Joséphine se leva, essuya ses yeux, et, d'une voix ferme, prononça les courtes paroles d'adhésion qui avaient été formulées à l'avance ; puis ayant pris la plume que Cambacérès lui présentait, elle signa l'acte que M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély avait posé devant elle, et aussitôt, couvrant ses yeux de son mouchoir, elle se retira silencieusement, soutenue par sa fille et sans même regarder personne. Sur un signe de Napoléon, Eugène s'é-

(Les rois d'Espagne, de Hollande, de Westphalie, de Naples, de Bavière et de Wurtemberg.)

taut élançé vers sa mère ; mais les forces lui ayant manqué, il tomba sans connaissance entre les deux portes de la galerie. L'huissier, avec le secours des aides-de-camp du prince, qui l'avaient snivi, le releva et le porta dans le salon de service. On conduisit ensuite Napoléon en grande cérémonie jusque dans ses appartements intérieurs, où il demeura morne et silencieux le reste du jour.

Les gens qui observent tout remarquèrent que, pendant cette triste solennité et malgré la saison, une horrible tempête éclata sur Paris. Des torrents de pluie, d'effroyables coups de tonnerre portèrent l'épouvante dans les esprits ; on eût dit que le ciel voulait manifester sa réprobation de l'acte qui détruisait le bonheur de Joséphine. Chose non moins extraordinaire, un semblable phénomène se reproduisait à Milan, le même jour, à la même heure.

Le lendemain, d'après les conventions arrêtées, Joséphine quitta les Tuileries pour aller habiter la Malmaison. Les personnes attachées au service de Leurs Majestés, que leurs occupations ne retenaient pas dans l'intérieur des appartements, s'étaient rassemblées dans le vestibule du pavillon de l'Horloge, pour voir encore une fois celle qui avait été pendant dix

ans leur souveraine. On se regardait tristement sans oser se parler. Enfin, à onze heures, Joséphine parut, appuyée sur le bras de madame Darberg, devenu sa dame d'honneur ; mais elle était voilée et enveloppée dans un cachemire qui la déguisait entièrement. Alors ce fut un concert de lamentations inexprimables. Elle traversa le court espace qui la séparait de sa voiture, et franchit précipitamment le marchepied sans même jeter un regard sur ce palais qu'elle ne devait jamais revoir ; les stores une fois baissés, les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair.

Pendant la première semaine, la route de Paris à la Malmaison fut couverte d'une foule de personnages de tous rangs, qui regardèrent comme un devoir sacré de se présenter encore une fois au moins devant celle qui, bien que privée de la couronne, n'en avait pas moins conservé le titre d'impératrice. Quant à Napoléon, qui, de son côté, était allé s'établir à Trianon, il fit tout son possible pour s'accoutumer à vivre seul ; mais il envoya tous les jours savoir des nouvelles de Joséphine : il y serait allé lui-même, s'il l'eût osé.

(A CONTINUER.)



SCÈNE DE LA VIE MEXICAINE.

(SUITE ET FIN. *)



III.

ARRIVÉS sur la terrasse, nous restâmes d'abord livrés pendant quelques instants à une contemplation silencieuse. A nos pieds s'étendait l'ancienne cité des Aztèques avec ses dômes, ses clochers innombrables, capricieusement éclairés par la lune. Tout près de nous, la cathédrale projetait sur l'immense *Plaza Mayor* la double et gigantesque silhouette de ses tours. Plus loin le Pariat

(1) élevait sa masse noire au mi-

lieu des espaces blanchis par les clartés nocturnes, comme un écuil sombre au milieu des flots éblouissants de la mer. Plus loin encore on reconnaissait l'élégante coupole de Santa-Teresa de Saint-Augustin et des Bernardines, et derrière ce majestueux entassement de créneaux, de coupoles de flèches colo-

(1) Vieil édifice où se tient un bazar qui a quelque analogie avec le marché du Temple à Paris.

* Voir les livraisons d'avril et mai dernier.

riées, la campagne se devinait aux blanches vapeurs qui, s'élevant des lacs vers le ciel, s'amassaient autour de la ville comme pour lui former une lumineuse auréole.

Don Tadeo fut le premier à rompre le silence en m'adressant quelques questions sur l'affaire qu'il s'était chargé de conduire à bonne fin. Je m'empressai de lui répondre en me promettant de l'amener bientôt à me donner sur lui-même quelques révélations qui ne pouvaient manquer d'être curieuses ; mais le licencié était tombé dans une rêverie silencieuse, et je commençais à désespérer de le tirer de sa réserve quand le plus étrange hasard vint à mon secours. Ce fut le tintement d'une cloche lointaine qui s'éleva soudain, comme une plante mystérieuse, au milieu du profond silence de la nuit. A ce bruit, don Tadeo secoua brusquement la tête ; puis il cacha dans ses mains son visage, qui venait de se couvrir d'une mortelle pâleur ; enfin il me prit la main, et m'interrompant au milieu de l'exposé de mon affaire, il s'écria : N'entendez-vous pas cette cloche ?

—Oui, vraiment, répondis-je, et, si je ne me trompe, on sonne en ce moment la prière des agonisants au couvent des Bernardines.

—Au couvent des Bernardines ! répéta le licencié d'un voix singulièrement altérée. Au couvent des Bernardines dites-vous ?

—Assurément, je reconnais la direction du bruit, on ne peut s'y tromper.

—Eh bien ! rentrons de suite, croyez-moi. Ce bruit me fait mal.

—Pourquoi rentrer ? Ne préférez-vous pas ce beau clair de lune aux quinquets fumeux de l'horrible tripot d'où nous sortons ?

Le licencié ne me répondit qu'après un long silence. La cloche dont les frémissements devenaient de plus en plus distincts, exerçait évidemment sur mon compagnon une sorte d'influence ou plutôt de pression inexplicable. Je ne sais si don Tadeo remarqua enfin ma surprise ; mais peut-être céda-t-il à un besoin impérieux d'expansion en me prenant la main et en laissant s'échapper, au milieu de sanglots mal étouffés, ces étranges paroles :

—Il faut que vous m'écoutez ; je n'entends jamais cette cloche tinter un glas sans voir dans un rêve bizarre les plus tristes épisodes de ma vie se dérouler devant mes yeux. Rien en moi n'excitera plus votre surprise quand vous connaîtrez l'horrible événement que ce glas me rappelle.

Je fis signe au licencié que j'étais prêt à l'écouter, et voici l'histoire qu'il me raconta avec un sang-froid que cet exorde si brusque et empreint d'une exaltation si douloureuse ne laissait guère soupçonner.

—En l'an 1825, — il y a aujourd'hui dix ans de cela (nous étions en 1835), — une tentative d'assassinat fut commise à Mexico. Ce n'est là malheureusement qu'un fait trop ordinaire pour la capitale du Mexique, et si l'attention publique se porta un moment sur cette affaire, ce fut surtout à cause des circonstances qui l'avaient accompagnée. C'est grâce à l'étrangeté de ces circonstances que la tentative dont je vous parle, au lieu d'être racontée brièvement à la dernière colonne des journaux, figura parmi les événements plus ou moins importants qui ont le privilège d'occuper pendant plus d'une semaine la population désœuvrée de Mexico. Un singulier mystère planait, en effet, sur cette tentative de meurtre. Aux premières heures du jour, quand le *Paseo* de Bucareli (1) est encore désert, une voiture de place était venue stationner dans un endroit retiré de la promenade. Le cocher était descendu de son siège, et s'était écarté discrètement, comme s'il eût deviné le motif de cette station matinale. Était-ce un homme ou une femme que cette voiture de *providencia* (vous savez qu'on appelle ainsi les voitures de place à Mexico) amenait à un rendez-vous ? Les stores soigneusement baissés interdisaient à cet égard toute conjecture ; mais on sut plus tard qu'il y avait dans la voiture une jeune femme d'une éclatante beauté, qui, cédant à la vanité créole, s'était parée, pour cette occasion, de tous ses diamants. Les créoles ont ce travers, vous le savez, de vouloir paraître aussi riches que belles, et vous le savez, de vouloir paraître aussi riches que belles, et pourtant, quoique pût faire la jeune femme, elle était encore plus belle que riche. Quelques instants s'écoulèrent, puis un homme enveloppé dans un large manteau s'avança vers la voiture. La portière s'ouvrit à son approche, et se referma précipitamment. Une rencontre de ce genre était trop dans les mœurs mexicaines pour étonner le cocher, qui se coucha sur le gazon à l'ombre des peupliers, et ne tarda pas à s'endormir profondément. Quand il se réveilla, la voiture était toujours à la même place. Seulement l'ombre des peupliers, au lieu de s'incliner vers le couchant comme à l'heure où il s'était endormi, s'allongeait vers l'Orient, c'est-à-dire, que le

soleil achevait sa course, et que le soir allait succéder au matin. C'était l'heure où le *Paseo* commence à être fréquenté par les promeneurs. Le cocher s'étonna d'avoir dormi si longtemps ; il courut à la voiture, appela, et, ne recevant pas de réponse, ouvrit la portière. Alors un lugubre spectacle s'offrit à lui. Affaissée sur les coussins, la jeune femme était plongée dans un évanouissement qui s'expliquait trop bien par le sang dont la voiture était inondée. Ce sang coulait d'une large plaie qu'avait faite le poignard sûrement dirigé de quelque bandit émérite, et cette plaie, au premier aspect, semblait mortelle. De tous les diamants qui étincelaient au cou et aux oreilles de la jeune créole, pas un n'était resté. La malheureuse femme n'avait donc trouvé qu'un assassin au lieu d'un amant, et le vol avait suivi le meurtre. Les cris du cocher ne tardèrent pas à attirer la foule, parmi laquelle se trouva heureusement un médecin, qui constata que la victime vivait encore. Dès-lors il ne s'agit plus que de la transporter au couvent le plus proche, et c'est ce qu'on fit. Ce couvent était celui des Bernardines. Ce premier devoir de l'humanité rempli, la tâche de la justice commença ; mais, tandis que les médecins ramenaient à la vie, par des soins intelligents, la malheureuse femme, les juges ne virent pas leurs poursuites contre le meurtrier couronnées du même succès. On arrêta d'abord le cocher, et on dut le relâcher bientôt après avoir reconnu sa parfaite innocence. On arrêta ensuite un jeune Espagnol dont les assiduités et les galanteries pour la créole n'étaient un secret pour personne. Celui-ci apprit à la fois ainsi l'infidélité et la mort de celle dont il voulait faire sa femme. Ce fut un coup affreux (ici la voix de don Tadeo trembla visiblement), et peu s'en fallut qu'il n'en perdît la raison. Au bout d'un an, l'Espagnol fut relâché faute de preuves ; mais il sortait des prisons ruiné par les frais de justice et le cœur privé de ses plus chères illusions. Il sut alors que celle qui l'avait trompé, et qu'il avait pleurée comme morte, vivait encore, mais qu'elle avait renoncé au monde et pris le voile dans le couvent même où elle s'était vue recueillie après l'événement du *Paseo*. Il ne fit aucune tentative cependant pour la voir ; mais tous ses efforts, toutes ses pensées n'eurent plus qu'un seul but, la vengeance. La justice mexicaine n'avait pas su découvrir le meurtrier : il se promit de continuer les poursuites trop tôt abandonnées, et de réussir là même où la coupable indolence des juges avait déclaré le succès impossible.

Ici le licencié fit une pause ; le glas des Bernardines tintait toujours, et je commençais à comprendre l'émotion qu'éveillaient en lui ces sons lamentables.

—Cet Espagnol, vous l'avez deviné, c'est moi. J'avais pu dérober au dossier de cette lugubre affaire une lettre trouvée sur la jeune fille, et dans laquelle on lui assignait le rendez-vous où elle avait rencontré la mort. Ce fut pour moi le seul fil à l'aide duquel je remontai le sombre labyrinthe où la justice mexicaine s'était égarée. Dès lors commença dans ma vie une période ténébreuse et agitée que la mort seule pourra finir. Je me résignai à vivre au milieu des voleurs et des meurtriers dans l'espoir d'arriver, par leurs révélations, à la connaissance du secret qui me préoccupait. Sous prétexte d'exercer ma profession de légiste, j'allai au-devant de toutes

(1) Promenade publique à Mexico.

les affaires qui m'offraient une occasion d'interroger ces misérables, de pénétrer dans leurs tavernes et dans leurs repaires. Il ne se commit dès-lors plus dans Mexico un crime dont je ne pusse au besoin dénoncer l'auteur à la justice. Les plus secrètes associations de malfaiteurs n'eurent pas de mystères pour moi. Vous avez peut-être entendu parler de cette bande des *ensebados* qui, pendant toute une année, répandit la terreur dans la capitale mexicaine. Les *ensebados* étaient des hommes qui, la nuit, après avoir enduit leur corps nu de suif ou d'huile, se précipitaient sur le passant attardé pour le dépouiller ou le frapper de leurs poignards. Un seul de ces bandits, aussi insaisissable qu'un reptile, pouvait échapper aux efforts d'une troupe de soldats vigoureux. Eh bien ! le chef des *ensebados*, je le connaissais ; il n'a pas quitté Mexico, et encore aujourd'hui je puis le nommer quand besoin sera. Je ne vous cite là qu'un exemple de ces singulières découvertes ; je pourrais vous en citer mille. Grâce à cette vie de recherches incessantes et périlleuses, j'acquis une expérience qui me rendit bientôt redoutable aux misérables dont j'étais parvenu ainsi à connaître les sinistres antécédents. Souvent aussi mes jours furent en danger, et plus d'un malfaiteur tenta de punir en moi un surveillant incommode ; mais les services que ma connaissance des lois me permettait de leur rendre me firent d'autre part assez de clients dévoués pour empêcher le retour de ces tentatives qui eussent coûté cher à mes ennemis. Aujourd'hui je jouis à peu près impunément du prestige que j'exerce sur les plus redoutables bandits de Mexico, et, vous le voyez, j'ai là toute une armée à mes ordres pour prêter appui aux honnêtes gens qui peuvent avoir besoin de mon secours.

—C'est le cas où je me trouve, répondis-je, et je me félicite de m'être adressé à vous ; mais vous ne me dites pas si vos efforts pour retrouver l'assassin du *Pazeo* de Bucareli ont été enfin couronnés de succès.

—Complètement. Je fus assez heureux pour retrouver l'écrivain public, dont la plume avait tracé, sous la dictée d'un lâche assassin, les lignes fatales qui avaient entraîné ma jeune fiancée au *Pazeo*. Cet assassin, l'écrivain public le connaissait, et il me mit sur ses traces. Je le découvris ; j'aurais pu le dénoncer et le livrer à la justice. C'eût été atteindre enfin le but que j'avais assigné à toute ma vie. Que vous dirai-je ? je n'en fis rien. Bien des années s'étaient passées déjà depuis le jour où avait été commis l'assassinat du *Pazeo*, et, à force de vivre avec les méchants, j'avais appris à les plaindre plutôt qu'à les haïr. J'étais parvenu même à me faire de leur perversité une arme redoutable pour terminer certaines affaires devant lesquelles la justice mexicaine s'avouait impuissante. L'assassin du *Pazeo* est encore pour moi un de ces instruments que je pourrais briser d'un mot, et que je préfère employer, en les dirigeant, au service de mes nombreux clients.

Un nouveau silence succéda à ces paroles. Le tintement du glas continuait toujours.

Je n'ai pas revu celle qui fut ma fiancée, et qui porte aujourd'hui le voile, reprit don Tadeo ; mais je reçois de ses nouvelles par une voie sûre, et je sais que depuis longtemps une maladie de langueur la consume. Vous comprenez maintenant pourquoi le glas des Bernardines me fait frissonner.

J'allais engager don Tadeo à redescendre pour se soustraire

à l'obsession de la sonnerie funèbre, quand la porte d'entrée de l'*azotea* cria légèrement sur ses gonds, et le Mexicain aux yeux louches, que le licencié avait appelé Navaja, se glissa plutôt qu'il ne marcha vers nous. Il était pâle de terreur, et regardait derrière lui avec inquiétude.

—C'est le démon en personne ! s'écria-t-il en s'adressant pour reprendre haleine à la balustrade de l'*azotea*.

—De qui parles-tu ? lui demanda le licencié.

—De l'Américain ! Il est en train de vider sa troisième bouteille de *refino*, et il entonne à haute voix ce qu'il appelle son chant de combat. C'est un Indien féroce sous la peau d'un blanc ! Il compte toutes les chevelures qu'il a enlevées, tous les meurtres qu'il a commis, et croiriez-vous qu'il prétendait ajouter la peau de mon crâne à son trophée de scalpeur ! Je vous le répète, cet homme est le diable ! il pue le sang à plein nez.

—Te voilà bien prude ! répondit le licencié, qui avait repris vis-à-vis du Mexicain son rôle de ricanneur inflexible, et depuis quand le sang te fait-il peur ?

C'était une gaieté terrible que celle de don Tadeo. La question qu'il venait d'adresser au Mexicain remua chez celui-ci une haine brutale et timide comme celle du tigre dompté contre son gardien. Don Tadeo ne parut pas remarquer l'impression qu'il avait causée ; il sembla, au contraire, se plaire à irriter le misérable qu'il tenait haletant sous sa froide et cruelle parole. Une allusion au meurtre du *Pazeo* vint m'expliquer soudain ce redoublement d'amère ironie. J'avais devant moi l'homme dont le licencié avait pu se venger, et qu'il avait laissé vivre, celui qui avait tenté d'assassiner la malheureuse femme dont le glas sonnait peut-être en ce moment.—La cloche des Bernardines ne te rappelle donc rien ? avait dit don Tadeo ;—mais ce dernier trait épuisa la patience du Mexicain, et, au lieu de répondre, le misérable fit un bond vers le licencié pour lui arracher sa rapière ; celui-ci fut aussitôt en garde, et, sans même se servir de son épée, repoussa son agresseur d'un bras vigoureux.

—Allons donc ! s'écria-t-il, tu oublies à qui tu as affaire ! Je te pardonne, drôle, mais sors d'ici à l'instant.

Le Mexicain, stupéfait et honteux, ne se fit pas répéter cet ordre et s'éloigna en courbant la tête. Je ne pus m'empêcher de féliciter vivement don Tadeo de son courage et de son sang-froid.—Que voulez-vous ! me répondit-il avec un triste sourire ; vous savez à quelle école j'ai pris mes degrés. Je me suis assez mesuré avec la souffrance pour n'estimer la vie que ce qu'elle vaut. Mais descendons, vous n'avez plus rien à m'apprendre sur votre affaire, et d'ici à peu de jours, j'espère avoir de bonnes nouvelles à vous donner.

Nous descendîmes précipitamment, nous fîmes en quelques instants sur la grande place déserte où débouche le *Calleson del Arco*. Là, nous nous séparâmes, le licencié pour se diriger vers la rue de *los Batanes*, moi pour prendre celle de la *Monterilla*.—A bientôt ! me dit don Tadeo en s'éloignant.—A bientôt, répondis-je, bien que je ne partageasse pas intérieurement la confiance de l'intrépide légiste. Je ne pouvais pas m'empêcher, en effet, de comparer don Tadeo à ces dompteurs de bêtes féroces qui nous étonnent souvent par les victoires de leur courage et de leur adresse, mais que la moindre imprudence peut transformer en victimes au milieu même de leur périlleux triomphe.

IV.

J'eus quelque raison d'abord de persister dans ma défiance, et un mois se passa sans que don Tadeo ne donnât signe de vie. Enfin, un billet qu'il m'écrivit par la main de son clerc Ortiz vint m'expliquer ce long retard. Deux causes l'avaient empêché de s'occuper de mon affaire avec son activité ordinaire. "Il en est une que vous devinez peut-être, me disait-il ; le glas que nous avons entendu tinter il y a un mois était pour elle. Quand, remis de ma douleur, j'ai voulu reprendre mes travaux, je me suis vu retenu au lit par une blessure, heureusement peu dangereuse, reçue dans un de ces guet-à-pens dont j'ai déjà plus d'une fois failli être victime. Cependant je puis vous annoncer que votre affaire est maintenant en bon chemin. J'ai fini, non sans peine, par découvrir la demeure de Dionisio Peralta, et j'ai mis à ses trousses les trois drôles que vous savez. Adieu : ne faites aucune démarche pour me voir, et sous peu vous recevrez d'autres nouvelles plus satisfaisantes."

Huit jours à peine s'étaient passés quand je reçus un nouveau message du licencié. Ce message était un bulletin détaillé de la campagne qu'il venait de conduire contre Dionisio Peralta, et qui s'était heureusement terminée. Pepito Rechifla, l'américain John Pearce, le mexicain Navaja, s'étaient successivement présentés chez Dionisio Peralta, pour réclamer, disaient-ils, le paiement d'une créance qui leur était cédée par leur ami le licencié don Tadeo. Dionisio Peralta, qui était, malgré ses airs de gentilhomme, un drôle de leur famille, les avait reçus d'abord avec toute l'arrogance d'un capitaine de comédie ; mais les menaces significatives des trois bandits l'avaient bientôt amené à résipiscence. Peralta connaissait de réputation les hommes auxquels il avait affaire, c'était une guerre à mort qui lui était déclarée, et l'influence du licencié qui dirigeait ces terribles estafiers rendait la partie décidément inégale. Aussi avait-il fini par proposer un arrangement que le licencié s'était empressé d'accepter. Peralta possédait dans le petit village de Tacuba, à une lieue de Mexico, une maison de campagne dont la valeur égalait à peu près le montant de sa dette. Il consentait à la céder à don Tadeo, qui en avait pris possession à sa première sortie. Il ne me restait plus qu'à recevoir cette maison des mains du nouvel acquéreur pour que tout fût conclu. Aussi don Tadeo m'invitait-il à l'attendre de grand matin le jour suivant. Nous devions nous rendre ensemble à l'ancien domaine de mon débiteur, où il avait hâte de m'installer comme légitime propriétaire.

Le lendemain, don Tadeo était d'une exactitude ponctuelle. Il arriva chez moi, amenant avec lui deux chevaux scellés, et nous partîmes immédiatement pour le village de Tacuba. J'étais assez curieux de connaître mon nouveau domaine, et surtout d'assister aux cérémonies qui accompagnent d'ordinaire au Mexique ces prises de possession. Chemin faisant, je félicitai le licencié de l'heureuse étoile qui, dans une récente occasion, avait encore une fois protégé sa vie. Je lui exprimai en même temps le regret d'avoir peut-être attiré sur sa tête la vengeance de Dionisio Peralta ; mais il me répondit que rien ne justifiait ma supposition, et que selon toute apparence, l'homme qui avait projeté de l'assassiner était le même misérable qui avait commis le meurtre du Pazeo de Bucareldi.

Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, mes soupçons sur Navaja ne m'ont pas empêché de l'employer dans votre affaire, où son zèle m'a été fort utile. A part certaines heures d'ivresse ou de vertige, ces hommes-là obéissent aveuglément à celui qui leur a fait sentir sa supériorité. Aussi, dans une lettre que Peralta m'a écrite pour m'annoncer sa soumission, n'ai-je pas lu sans regret des menaces dirigées contre le misérable même que je soupçonne d'avoir attenté à ma vie, et qui a été le plus actif des trois recors lancés aux trousses de votre débiteur. Peralta n'est guère homme à menacer en vain, et je crains de n'être que trop tôt vengé.

Tout en parlant ainsi, nous étions arrivés dans la campagne, si l'on peut appeler ainsi les plaines désertes et arides que nous traversions au galop de nos chevaux. La chaleur était étouffante, et un morne silence régnait autour de nous. Tout à coup le pas d'un cheval troubla ce silence, et nous nous vîmes rejoints par un cavalier dans lequel je n'eus pas de peine à reconnaître Pepito Rechifla. Le bandit était vêtu avec une certaine recherche, il portait une *manga* bleue à doublure d'indienne jaune, et montant un cheval équipé avec une élégance toute mexicaine. Il nous salua d'un air à la fois courtois et protecteur.—Vous me pardonnerez, dit-il, seigneur licencié, si je prends la liberté de me joindre à vous ; mais, sachant par vous-même que vous deviez aujourd'hui faire un petit voyage, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir un compagnon de plus. Cette route n'est pas très sûre, et, ajouta-t-il en jetant un regard expressif sur le bras que le licencié portait en écharpe, il n'est pas toujours prudent de se hasarder seul loin de chez soi. J'ai pourtant lieu de croire que nous n'aurons à tirer l'épée contre personne aujourd'hui.

Et après avoir prononcé cette dernière phrase avec une lenteur solennelle, Pepito se pencha à l'oreille du licencié en murmurant quelques mots que je ne pus entendre ; je remarquai seulement qu'il indiquait du doigt à don Tadeo un groupe de collines qui s'élevait à notre gauche, et sur lequel planait un vol de grands vautours noirs. Sans répondre à Pepito, le licencié arrêta un moment sa monture et tourna du côté des collines des yeux où se lisait une pénible surprise. Puis il nous fit signe de continuer notre course, éperonna lui-même vigoureusement son cheval, et, quelques minutes plus tard, nous traversions les rues du village où était située ma nouvelle propriété.

La maison qui m'était cédée par don Tadeo (car le licencié en avait d'abord pris possession pour lui-même suivant la clause qu'on doit se rappeler) était située à l'extrémité du village. Des groupes nombreux d'habitants, venus là pour prendre part aux largesses qui sont le complément obligé de toute cérémonie d'investiture, stationnaient devant la maison et nous aidèrent à la reconnaître. C'était un petit bâtiment d'assez triste apparence, précédé d'un hangar à pilastres de briques formant péristyle. De nombreuses lézardes sillonnaient les murs et indiquaient l'impérieuse nécessité d'un complet recrépissage. Derrière la maison s'étendait entre quatre murs tapissés de mousse et couronnés de parietaires un petit jardin envahi par les mauvaises herbes. Le gardien placé dans la maison par le licencié nous ouvrit la porte.—Vous êtes chez vous, me dit-il.—Nous entrâmes. L'intérieur de la maison était plus désolé encore que l'extérieur. Les

plafonds s'effondraient, les marches disjointes des escaliers criaient tristement sous les pieds, et le jardin n'était guère qu'un fouillis inextricable de joubarbes, d'orties et de chardons, dominé par quelques arbres fruitiers de mine fort chétive. A tout prendre cependant, cette bicoque délabrée, ces terrains incultes pouvaient équivaloir au montant de la somme qui m'était due, et cela me suffisait, d'autant plus qu'avec un débiteur de l'espèce du seigneur Peralta il ne fallait pas se montrer trop exigeant.

Après avoir visité le rez-de-chaussée et le jardin, nous montâmes au premier étage. La pièce où nous entrâmes semblait être le salon, et n'avait pas été ouverte depuis longues années, à en juger par l'odeur de moisissure qui s'en exhalait. Nous nous hâtâmes de faire pénétrer l'air et la lumière dans cette salle désolée, que des volets massifs et fermés tenaient dans une obscurité complète. De longues toiles d'araignées pendaient au plafond, aussi nombreuses et aussi serrées que les mousses desséchées qui flottent aux branches des cèdres de Chapultepec. Les armoires que nous visitâmes étaient complètement vides; une seule contenait un gros volume à reliure antique et poudreuse, que le licencié prit sous son manteau après l'avoir rapidement examiné. Notre inspection était terminée. Appelez des témoins, dit don Tadeo à Pepito, que nous avons érigé, dans cette occasion solennelle, en maître des cérémonies. Le *lépero*, majestueusement drapé dans sa *manga* bleue, s'avança aussitôt vers la croisée, et fit une allocution aussi courte que digne aux spectateurs en haillons réunis sous les fenêtres. L'éloquence de Pepito réussit au-delà de notre attente, et en peu d'instants la cour se trouva remplie d'un nombre de témoins fort supérieur à celui qu'exige la loi. Jamais je n'avais vu si riche collection de figures patibulaires. Nous descendîmes, précédés de Pepito, dans la cour, et de là, suivis des témoins, nous passâmes dans le jardin.—Seigneurs cavaliers, s'écria Pepito d'une voix retentissante, vous êtes témoins qu'au nom de la loi le seigneur ici présent,—et Pepito me désigna,—prend régulièrement possession de cet immeuble. *Dios y Libertad*.—Don Tadeo s'avança à son tour. Sur son invitation, j'arrachai une poignée d'herbes que je jetai par-dessus ma tête, puis je lançai une pierre par-dessus le mur du jardin; c'était faire acte de propriété aux termes de la loi mexicaine. Un hurra général s'échappa aussitôt de la bouche des témoins: Il ne me restait plus qu'à remplir la dernière formalité imposée par l'usage, c'est-à-dire à faire acte de munificence envers les drôles qui étaient accourus de tous les coins du village pour me souhaiter la bienvenue. J'en fus quitte pour quelques piastres, que les témoins, conduits par Pepito, allèrent dépenser au cabaret voisin.

—Eh bien! me dit le licencié quand nous fûmes seuls, vous voilà enfin rentré dans votre créance. Que pensez-vous de mon procédé pour faire rendre gorge aux débiteurs récalcitrants.

—Je pense, don Tadeo, que vous jouez là un jeu bien dangereux, et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de renoncer le plus tôt possible à cette vie de redresseur de torts, où il me

semble que la somme des pertes doit finir tôt ou tard par excéder celle des profits.

—Vous voyez cependant que j'ai assez de bonheur dans mes entreprises. Quoi qu'il en soit, dans le cas où quelque estocade viendrait prématurément y mettre obstacle, je veux que vous gardiez un souvenir de moi. Voici un livre qui n'a pas été compris dans l'inventaire de cette maison. L'ouvrage est ancien, et il a son prix.

—Je vous rends grâce, dis-je au licencié, en prenant le poudreux volume; mieux que ce livre, le récit que j'ai entendu sur l'*azotea* de la maison du *Callejon del Arco* vous rappellera à ma mémoire. On n'oublie pas si aisément de pareilles confidences, et c'est une bonne fortune assez rare que de rencontrer un roman tel que le vôtre à la place d'une consultation.

L'heure de retourner à Mexico était venue. Sans entendre Pepito, dont la journée allait probablement s'achever au cabaret, nous poussâmes nos chevaux à travers la campagne. La chaleur était encore plus étouffante qu'au départ. Nous arrivâmes bientôt en vue des collines que Pepito avait désignées au licencié. La troupe des vautours qui planaient sur les rochers semblait s'être grossie, et une odeur fétide arrivait jusqu'à nous avec des tourbillons de poussière chassés par le vent. Le licencié arrêta brusquement son cheval.

—Si vous étiez curieux de lire jusqu'à la dernière page le roman dont vous parliez tout-à-l'heure, me dit-il, je vous proposerais d'aller jusqu'à ces collines; mais vous avez, je le crains, des nerfs un peu susceptibles.

—Et quel spectacle nous attend donc sur ces rochers?

—Il y a là un cadavre, et vous voyez qu'en ce moment même les vautours en font curée. Un des trois misérables que j'avais chargés de poursuivre votre débiteur a payé pour tous les autres. Dieu est juste. L'homme qui a tombé sous le poignard de Peralta est l'assassin du *Paseo* de Bucareli. Le roman est bien complet, qu'en dites-vous?

—Assurément, et la vue du cadavre que dévorent ces vautours n'ajouterait rien à l'impression que me laisse votre récit.

—Allons, je vois qu'il faut ménager vos nerfs, répondit le licencié en piquant des deux son cheval. Retournons à Mexico.

Nous nous séparâmes sur la *Plaza Mayor* en nous promettant de nous revoir; mais le sort en disposa autrement, et, peu de semaines après mon installation dans la maison cédée par Peralta, je dus quitter Mexico, pour commencer, à travers les villes et les déserts, la longue excursion dont j'ai raconté quelques épisodes. A mon retour à Mexico, le tripot du *Callejon* était fermé, et l'écrivain Tio Lucas, à qui je demandai des nouvelles du licencié, m'apprit qu'il était retourné en Espagne. Depuis cette époque, j'ai fait de vains efforts pour recueillir de nouveaux renseignements sur don Tadeo, et le dernier souvenir qui me soit resté de cet homme singulier est le manuscrit de Alonso Urbano, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE XXIX.

IRÈNE DE JUMONVILLE.



A lecture du mémoire de Mr. Meunier, dont nous avons donné quelques fragments dans le chapitre précédent, occupa Pierre de St. Luc une partie de la matinée, et fit une profonde impression sur son esprit. La première partie du mémoire, évidemment écrite aux jours de jeunesse de M. Meunier, ainsi que l'indiquaient facilement le style et les pensées, avait fait place, dans la seconde, à des réflexions plus sérieuses et plus solennelles. Cette seconde partie, avait été commencée quelque temps après la mort de la seconde femme de M. Meunier, et terminée quelques semaines seulement avant l'époque où commence cette histoire. Nous faisons pour le présent grâce au lecteur de cette seconde partie, nous réservant, si les circonstances le requièrent, le droit d'en citer plus tard quelques extraits.

A mesure que Pierre de St. Luc, auquel nous conserverons ce nom, avançait dans la lecture du mémoire, il lui avait semblé entendre une voix de l'autre monde, lui parlant par d'audelà la tombe, dont les paroles lui arrivaient, après s'être épurées au tamis du linceul mortuaire, d'abord un peu indistinctes ; puis peu à peu plus graves, plus profondes, plus solennelles. Absorbé dans un saint recueillement son âme avait, si je puis m'exprimer ainsi, spiritualisé les paroles de son père, les dépouillant de tout ce que la plume leur avait empreint de faiblesse humaine, pour n'y voir que l'expression d'une pensée divine, qui lui donnait, dans son père, une grande leçon et lui offrait un grand enseignement.

Pierre de St. Luc ne discuta pas les actions de l'homme ; il ne vit qu'un père ! Dans *Eléonore de . . .*, il ne jugea pas la femme . . . Cette femme, c'était sa mère ! Un fils ne juge pas sa mère ! . . . Ce serait un blasphème !

Son esprit ne s'arrêta pas un seul instant à questionner la suffisance des motifs qui avaient porté son père à lui cacher

sa naissance et son nom ; il l'avait voulu ainsi ; cela suffisait. Peut-être quelqu'un pourrait-il être à cet endroit un peu plus difficile que Pierre de St. Luc, et ne pas trouver les raisons du père Meunier suffisantes ; cependant quand on vient à considérer l'extrême jeunesse de Pierre, au moment où M. Meunier le fit venir à la Nouvelle-Orléans ; quand on considère qu'il aurait fallu dire à cet enfant : "que sa mère était la femme d'un autre ;" on conviendra peut-être qu'il pouvait répugner à l'homme d'ouvrir ainsi une plaie si profondément douloureuse. Plus le père retarda à s'ouvrir à son fils, plus il lui devint difficile de le faire. Plus tard M. Meunier contracta un second mariage ; alors il lui devenait impossible d'avouer l'existence d'une première femme, sans s'exposer aux conséquences pénales du crime de bigamie. Ce qu'il avait de mieux à faire, après avoir fait mal, c'était de se taire ; et il se tut.

Pierre de St. Luc associant dans sa pensée l'image de son père et de sa mère, demeura longtemps plongé dans les plus profondes réflexions ; puis il ploya avec soin le mémoire qu'il replaça dans la cassette, d'où il tira les lettres de sa mère. Il les prit dans ses mains ; et après en avoir examiné les cachets, il les baisa avec respect les unes après les autres, et les remit à leur place, sans les ouvrir.

Il était près de onze heures, quand Pierre de St. Luc se fit servir son déjeuner, qu'il prit sans dire un mot, et sans faire une seule question aux nombreux esclaves de la maison, qui venaient lui apporter, les uns un bouquet de violettes, les autres une corbeille de fruits, ou toute autre chose que ces bons serviteurs croyaient pouvoir lui faire plaisir.

— Où est Pierrot ? demanda-t-il, aussitôt qu'il eut fini son déjeuner.

— Li l'éto couri voir c'te jiment sauvage, du laquelle tout l'monde parlé tant ! répondit le vieux Jacques, qui arrivait de la cuisine.

Pierre fit un léger mouvement d'impatience, qu'il réprima presque aussitôt.

— Eh ! bien Jacques, tu vas venir avec moi. Et il prit son chapeau et sortit avec le vieil esclave, qui le conduisit à l'endroit du cimetière où avait été enterré M. Meunier.

Agenouillé sur la tombe de son père, la tête nue et baissée sur sa poitrine, il demeura longtemps dans cette position, sans que les allées et venues continuelles des curieux et des visiteurs le dérangent un seul instant de sa profonde rêverie et de la religieuse offrande, que lui dictait sa piété filiale.

Quand il retourna à son logis il donna l'ordre "qu'il n'était à la maison pour personne ;" se soustrayant ainsi à toutes les visites, qui ne cessèrent de lui arriver tout le reste de la journée. Il était devenu tout d'un coup le héros de la Nou-

ville-Orléans ; et c'était à qui irait lui en faire le compliment. Quelques-uns par amitié, plusieurs par devoir et le plus grand nombre par curiosité, comme toujours.

Il passa une partie de la nuit à écrire à chacun des gérants de ses diverses habitations, de lui envoyer au plutôt un état des différentes fermes, du nombre et de la conduite des nègres, et du montant de boucauts de sucre et de barils de mélasse disponibles ; leur annonçant en même temps sa prochaine visite. Il écrivit aussi à tous les agents et courtiers de feu M. Meunier, les priant de venir le voir au plutôt pour régler leurs comptes.

Le lendemain des courriers furent expédiés, avec ordre de faire la plus grande diligence.

Vers les huit heures de la matinée, un commissionnaire apporta à Pierre de St. Luc un paquet cacheté assez considérable. Pierre, en l'ouvrant, fut fort satisfait de voir que c'était une copie des papiers et lettres, produits au procès criminel d'Irène de Jumonville. L'intérêt qu'il avait éprouvé pour cette infortunée jeune fille, enfermée à l'hospice des aliénés, qu'il avait connue dans son enfance, lui avait fait désirer particulièrement de connaître les détails de son histoire.

Irène de Jumonville, orpheline à l'âge de dix ans, sans parents ni protecteurs, avait été confiée aux soins d'une respectable veuve de la Nouvelle-Orléans, qui avant de mourir l'avait mise au pensionnat d'une dame Langlade, alors en grande vogue. A la mort de cette veuve, qui lui légua une somme de cinq cents dollars, Irène de Jumonville se crut fort heureuse d'accepter les offres que lui fit madame Langlade de la garder au pensionnat.

Elle avait alors quinze ans. La douceur de son caractère et ses manières si pleines de folâtre enjouement avec ses compagnes, joints aux grâces de sa physionomie et aux charmes de sa figure, l'avaient fait surnommer au pensionnat "la gentille Irène de Jumonville." C'était bien aussi la plus jolie fille de l'institution ; avec son quinzième printemps, ses grâces s'étaient épanouies au soleil du midi. Son frais visage rosé ; ses grands yeux fendus en amande ; sa prunelle noire et brillante ; ses lèvres humides qui laissaient voir, quand elle souriait, une rangée de perles ; ses longs cheveux noirs qui flottaient en boucles épaisses sur ses blanches épaules ; et par-dessus tout l'élégance de sa taille en avait fait un véritable type d'une créole louisianaise. Elle était justement à cet âge où l'enfance entre dans l'adolescence, à cette époque où le bouton se développe pour prendre les formes plus prononcées de la rose. C'est ainsi que la vit le docteur Léon Rivard.

Les désirs de cet homme, aux appétits brûlants, s'attisèrent à la vue presque continuelle de cette jeune fille dans le pensionnat où il avait libre entrée. Ses visites devinrent plus longues et plus fréquentes. Quoiqu'il cachât sous le masque de la plus froide indifférence les sentiments passionnés qui le dominaient, il ne manquait pas les plus petites occasions de se rapprocher de cette jeune enfant, si innocente, si confiante. Chaque fois qu'il lui adressait la parole, son ton était sévère, quelque fois rude et toujours sec et froid. Mais sous cette glace, le feu brûlait et la lave, qui devait dans son débordement engloutir l'existence de cette fleur à peine éclosée, fermentait dans son cratère ardent.

Suivons maintenant Pierre de St. Luc dans la lecture des lettres qu'Irène de Jumonville écrivait à son amie Mlle. Henriette d'Haricourt.

"Ma chère Henriette,

"12 Janvier 1823.

"Depuis que tu as quitté le pensionnat, je m'ennuie à la mort. Toujours la même vie monotone ; toujours les mêmes heures d'étude et de récréation. Eulalie est retournée chez ses parents. Tu te rappelles bien d'Eulalie Cloutier, celle qui chantait si bien sur le piano ! C'était elle qui aidait au docteur Rivard à préparer ses médecines ; t'en souviens-tu ? A propos sais-tu que c'est moi qui ai remplacé Eulalie pour

préparer les médecines. Le vieux docteur dit que je m'y entends bien mieux, et que je suis bien plus capable qu'elle pour faire les pilules. Je ne l'aime pas ce docteur Rivard ; un vieux si rigide, si sévère ! qui ne rit jamais ; qui grogne toujours quand on lui parle ! Adieu, ma chère Henriette, je cours porter ma lettre à la portière ; j'entends sonner la cloche.

"IRÈNE DE JUMONVILLE.

"P. S. Ton frère Eugène est-il revenu du collége ?"

"15 Mars 1823.

"Ma chère Henriette,

"Je suis bien malheureuse ! Madame Langlade semble m'avoir pris en aversion, je ne sais à propos de quoi ; elle m'a donné à entendre qu'elle ne me gardait que par charité, et qu'il fallait que je cherchasse une place ailleurs. Ah ! ma chère Henriette, que vais-je devenir ? Je ne connais personne, et je suis orpheline, et je n'ai que quinze ans ! J'ai pleuré toute la nuit ; j'avais encore les yeux tout rouges, ce matin quand le docteur Rivard est venu au pensionnat. Je n'ai pu lui cacher mes pleurs. Il m'a demandé ce que j'avais. Sa voix n'avait pas sa rudesse ordinaire ; il a exigé que je lui contasse ce qui s'était passé entre madame Langlade et moi. Je crois que c'est un bien bon homme, et j'ai eu tort d'avoir de l'aversion pour lui ; il est sévère, mais il est juste. Adieu, Henriette, je t'écrirai encore demain. Ecris-moi donc, pour me conseiller, je suis si triste.

"IRÈNE DE JUMONVILLE."

"17 Mars 1823.

"Ma chère amie,

"J'ai passé une bien triste journée hier ; le docteur n'est venu que ce matin. Je suis au désespoir ! Il est plus froid et plus sévère que jamais ! J'avais presque envie de me jeter à ses genoux quand je l'ai vu dans l'apothicairerie, (car à présent je suis obligé de travailler deux heures par jour, avec le docteur) mais son regard avait quelque chose de si étrange, que je n'ai pas osé.—"Mme. Langlade, m'a-t-il dit avant de partir, est grandement mécontente de vous ; si vous ne prenez pas garde à vous, elle vous chassera."

"Oh ! mon Dieu, que vais-je devenir ? Je n'ai pas eu la force de parler. Je suis malade, la tête me brûle, et par moment j'éprouve des frissons. Viens donc me voir, aussitôt que tu pourras.

"Ton amie pour la vie,

"IRÈNE DE JUMONVILLE."

"27 Mars 1823.

"Ma chère Henriette,

"Tu n'es pas venu me voir, tu n'as pas répondu à mes lettres, es-tu malade ou m'oublies-tu ? oh ! non, je sais que tu ne m'as pas oubliée ! Pardonne mes reproches, je suis si malheureuse ! J'ai été au lit pendant trois jours. Mme. Langlade n'est pas venue me voir une seule fois ! oh ! mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour mériter sa haine ? Le docteur Rivard est venu me voir tous les matins et toutes les après-midi. Il restait des heures entières près de mon lit. C'est un homme bien attentif auprès des malades, et bien compatissant. C'est lui qui m'a forcé de garder le lit aussi longtemps, de crainte que je ne prisse du froid. C'est bien bon ! Et je t'assure que j'y ai été bien sensible.

"Le docteur dit que je suis attaqué de la poitrine ; je crois qu'il se trompe.....

La cloche sonne pour l'étude, je continuerai ce soir. Adieu, je n'ai pas le temps d'en dire d'avantage, la portière part pour la poste.

"IRÈNE DE JUMONVILLE."

« 29 Mars 1823.

« Ma chère Henriette,

« J'ai reçu ce matin ta lettre ; merci bien des fois. Tu me dis de t'écrire souvent et de ne pas confier mes lettres à la portière, mais de les envoyer par Clothilde ; je le ferai à l'avenir.

« Je me sens bien mieux ce matin ; j'ai le cœur plus léger ; je suis presque heureuse ! Mme. Langlade m'a dit que le docteur lui avait parlé en ma faveur, et qu'il était content de mon assiduité à l'apothicairerie ! c'est un excellent homme, quoique je ne puisse me faire à ses manières. Quelqu'un qui ne connaîtrait pas sa droiture et son honnêteté pourrait trouver qu'il a un air faux, un œil méchant, je ne l'aime pas, mais je lui rends justice. Il a de drôles de manières cependant ; quand il me parle il me prend les mains, et me regarde avec une fixité qui, malgré moi, me fait rougir et baisser la vue. S'il n'était pas un homme aussi respectable, je ne saurais qu'en penser.

« Demain, c'est jour de congé ; je dois rester à l'apothicairerie pour préparer des remèdes avec le docteur, pendant que les pensionnaires iront en promenades ; je t'écrirai plus au long.—Adieu, ton amie,

« IRÈNE DE JUMONVILLE. »

« 30 mars 1823.—6 heures du soir.

« Ma chère Henriette,

« Je t'envoie porter cette note à la hâte ; réponds-moi de suite, ou viens me voir demain. J'ai besoin de ton conseil. Je ne sais que faire. J'ai envie de me sauver de cette maison.... mais où aller ? j'irais bien chez toi, mais je ne sais pas dans quelle rue tu demeures. Ah, Henriette ! je pressens qu'un grand malheur me menace. Je ne comprends pas le docteur Rivard ; il me fait peur. Je vais te conter ce qui m'est arrivé cet après-midi. Je suis encore toute tremblante.

« Après le départ des pensionnaires pour la promenade, je suis entré dans l'apothicairerie. J'étais seule dans la maison. Quelques minutes après le docteur arriva. Il avait l'air plus bourru que de coutume ; ça ne me surprit pas trop cependant. Il marcha de long en large pendant quelque temps, puis vint se mettre derrière moi, pour examiner mon travail. Je faisais des pilules debout devant une table haute, dans l'embrasement d'une fenêtre. Je m'attendis bien à être grondée, car j'entendais sa respiration devenir de plus en plus forte.—« Ce n'est pas comme ça, me dit-il, qu'on fait des pilules, » et passant brusquement ses bras par dessus mes épaules, il prit mes mains dans les siennes, et me dit de travailler. J'eus peur qu'il ne me battit, tant il était en colère ! Je sentais son haleine chaude sur mon col. J'étais si tremblante, qu'au lieu de faire mieux, je faisais pis. J'avais beau essayer, je faisais tout de travers. Sa colère augmenta à un tel point, que la sueur lui ruisselait sur la figure ; j'en sentis des gouttes me tomber sur les épaules.—« Travaillez donc, travaillez donc ! » me disait-il, en me secouant les bras et me serrant les mains si fort, que je me mis à pleurer.—« Vous êtes une bonne à rien, » me dit-il enfin, en me repoussant avec violence, de manière que ma bouche, en se heurtant sur un vase, qui était sur la table, se mit à saigner.

« La vue de ma bouche saignante, apaisa tout à coup la colère du docteur ; il me prit dans ses bras et me fit asseoir. Il me demanda pardon, essuya mes yeux et voulut même m'embrasser malgré moi. J'eus encore plus peur de ses caresses que de sa colère, et je voulus m'arracher de ses bras... c'est un infâme, il m'a embrassée !

« Je me mis à crier. Il devint pourpre de rage et m'adressant les plus dures reproches, il me dit qu'il n'intercéderait pas pour moi auprès de Mme Langlade, et que je serais chassée sans pitié ! « Oh ! ma chère Henriette, je suis bien malheureuse ! j'ai besoin d'une amie, et au moment où j'aurais le plus besoin de tes conseils, j'apprends que tu vas partir de-

K k

main pour la campagne. Viens me voir avant de partir, et si tu pouvais m'emmener.

« 7 heures du matin.—Je n'ai pu t'envoyer cette lettre hier soir.—Oh ! viens me voir Henriette, si tu n'es pas encore partie. Je suis accusé de vol ! Eh ! Dieu sait combien je suis innocente. Mme Langlade m'a fait une scène affreuse. Je suis humiliée dans la boue.—Voici ce qui est arrivé. Il paraîtrait qu'il y a eu une bourse, contenant de l'argent, qui a été dérobée dans le cours de la journée d'hier. On a fait des perquisitions dans les coffres des Pensionnaires, sans pouvoir rien trouver.—On a visité toutes les chambres, jusqu'aux lits ; on a visité un petit tiroir, dont je possède la clef, dans une des armoires de l'apothicairerie, et on y a trouvé la bourse ! Je te jure, que je suis innocente ! Je ne sais comment cette bourse y a été mise.—Il n'y a que moi qui en possède la clef, et personne n'y a touché, si ce n'est le docteur, qui me l'a demandé une seule fois pour lui servir à cacheter une lettre.—C'est étrange, incompréhensible ! J'ai eu beau me jeter aux pieds de Mme Langlade, elle a été inflexible, et je suis chassée ! chassée ! Ah ! que vais-je devenir ? A dix heures je dois quitter le Pensionnat ! Trois heures pour me préparer !— Je ne me sens pas le courage d'empaqueter mes effets ; je puis à peine t'écrire ! Henriette, ma bonne Henriette, oh tu ne m'abandonneras pas, j'en suis bien sûre.—Viens, toi ! viens tout de suite ; ou si tu ne peux venir, envoie-moi ton adresse par Clothilde, qui va tâcher de te remettre cette lettre.—J'entends des pas qui viennent vers ma chambre.—Adieu, ton amie pour la vie.

« IRÈNE DE JUMONVILLE. »

Pierre de St. Luc, après avoir lu ces lettres, se leva et se promena quelques temps dans sa chambre. Il ouvrit la fenêtre pour rafraîchir sa figure à la brise du matin ; puis revenant auprès de la table, il parcourut une espèce de mémoire et de journal qu'avait écrits Mme de Jumonville plusieurs mois après la date de la dernière lettre.

« 30 Novembre 1823.

« Il y a bientôt quinze jours que je suis dans ce grenier ; une paille pour tout lit, une méchante couverture pour toute couverture ! je n'ai point de feu, et j'ai froid.—Je n'ai personne à qui confier mes souffrances, et dire les inquiétudes de mon âme. J'ai une espèce de vague défiance de la maîtresse de ce logis, chaque fois que j'entends la voix de ses garçons, je ne puis réprimer un frisson de peur. Oh ! ils ont l'air bien méchants ! et leur mère, qu'ils appellent maman Coco, elle m'a l'air plus méchante encore !

« Depuis huit mois je suis prisonnière ; il ne m'est pas permis de sortir, ni de dire que le docteur Rivard est mon mari ! oh ! pourquoi mon mari me traite-t-il ainsi ? Il dit qu'il a de grandes raisons, et que dans quelques mois, il pourra m'avouer hautement pour sa femme... Mais pourquoi me laisse-t-il privée du nécessaire ? pourquoi me laisse-t-il dans la société d'aussi viles et grossières personnes ? leur langage me glace d'horreur ! Je n'ai pas été habituée à ces sales expressions qui me font mal... Je suis malade ; je sens que ma santé est profondément altérée, que ma constitution se mine sourdement... Oh ! si j'avais quelqu'un à qui écrire ; quelqu'un qui pourrait sympathiser avec moi de cœur quand bien même elle ne voudrait pas venir me voir dans mon réduit. Henriette, ma seule et unique amie, où es-tu ? Qu'es-tu devenue depuis que je t'ai écrit la dernière fois, avant ton départ pour New-York. Oh ! si j'apprends que tu es de retour, je te ferai parvenir ces lignes. Tu étais parti quand Clothilde te porta ma lettre, dans laquelle je t'annonçais que j'étais chassée du pensionnat. Oh ! il s'est bien passé des choses depuis ce temps-là. J'ai bien souffert et je ne sais où se termineront mes souffrances. Mais non, je suis injuste ; Léon, mon mari, pourra bientôt me prendre avec lui, dans sa maison ; me reconnaître pour sa femme légitime.

« Le jour où je fus chassée, sans pitié, du pensionnat, avec mon petit paquet de hardes sous le bras, je ne sais comment

je ne suis pas morte de honte. Il me semblait que tout le monde me regardait, et lisait sur mon visage la cause de mon expulsion. Je marchai au hasard ; je ne savais de quel côté tourner mes pas, je ne connaissais personne dans cette grande ville, si pleine de monde.

« Quand j'arrivai au coin de l'esplanade, j'étais si épuisée par la fatigue et la douleur, que je m'assis sur une pierre, à l'angle de la rue, et je versai des larmes amères. Je ne sais combien je restai de temps dans cette position, il commençait à se faire tard, quand je fus tirée de mon affaissement par des ricanements. C'étaient cinq à six jeunes gens qui me regardaient effrontément. Ils m'adressèrent des paroles, dont je ne compris pas le sens, mais qui me firent peur par l'accent avec lequel ils les prononcèrent. Je m'aperçus que mon habillement s'accordait bien peu avec l'état d'une jeune personne, qui s'assit sur une pierre au coin d'une rue. Je pris mon paquet et je m'éloignai à grands pas. Ils me suivirent. L'un d'eux m'accosta et me prit par dessous le bras... Je m'évanouis ! quand je revins à moi, j'avais été transporté dans une petite maison, rue des Bons Enfants.

« Une vieille femme était auprès du lit, sur lequel on m'avait couché. Je la remerciai de ses soins, et quand je me levai pour sortir, elle me dit d'une voix affectueuse : — Où voulez-vous aller, mon enfant ? Vous m'avez l'air d'une personne qui êtes étrangère dans cette ville. Le docteur Rivard, qui sort d'ici, m'a dit qu'il payerait vos dépenses, si vous voulez rester ici.

« Au nom du docteur Rivard, je sentis une indicible frayeur. J'attribuais mon malheur à cet homme, sans trop savoir pourquoi.

« C'est un bien bon homme, continua la vieille, il n'en fait jamais d'autre. Voyez, il ne vous connaît pas, et par pure charité, il s'offre à payer votre pension, jusqu'à ce que vous puissiez trouver quelque situation.

« A mesure que la vieille parlait, je me sentais comme accablée par mon dénuement et mon abandon ; mais la frayeur que me causa le nom seul du docteur Rivard l'emporta sur toute autre considération, et je m'élançai dans la rue, avant que la vieille put m'en empêcher. J'avais laissé mon paquet, n'ayant pas pris le temps de le demander.

« Il faisait noir ; la nuit était froide ; le vent mugissait tristement à travers les feuilles des arbres qui tombaient, emportées par les raffales accompagnées de pluie. La rue était déserte, je ne connaissais nullement cette partie de la ville.

« Il me sembla entendre des pas derrière moi ; j'écoutais. Je n'entendis plus rien. Je continuai à marcher pendant plusieurs heures, et je m'arrêtai au pied d'un arbre. J'étais au milieu d'une plaine, en dehors du faubourg Marigny.

« J'avais faim, je n'avais pas mangé depuis le matin. J'avais froid, je n'avais qu'une légère robe qui était imbibée d'eau ; j'avais oublié, dans ma précipitation, mon chapeau chez la vieille femme, et j'avais préféré aller nue tête !

« J'entendis encore les mêmes pas, que j'avais cru entendre plusieurs fois. Je prêtai l'oreille. C'était bien quelqu'un qui m'avait suivie. Je tremblai de tous mes membres ; je voulus me lever pour fuir, mes genoux fléchissaient sous moi et mes efforts furent inutiles. Les pas approchaient lentement, et doucement, furtivement. Mon cœur se serra dans ma poitrine. Je crus distinguer une ombre, puis bientôt un homme se présenta devant moi ! ...

« Malheureuse enfant, me dit-il, que fais-tu là ?

« En reconnaissant le docteur Rivard, ma peur s'évanouit ; j'eus confiance en mon Dieu qui l'envoyait comme une providence pour me sauver. Hélas ! il ne m'entra pas dans l'espérance ! Je me levai. Il ne me dit d'abord que des paroles affectueuses ; me conseilla de retourner chez la vieille, rue des Bons Enfants, non loin de sa propre maison. Il me dit qu'il m'avait suivi pour voir où j'irais, m'ayant reconnu par hasard. Il fit tant, que je retournai avec lui chez la vieille.

« Pendant trois jours le docteur ne vint pas me voir. J'étais reconnaissante de cette marque de délicatesse. Le quatrième jour, c'était le soir, la vieille était sortie, j'étais seule, le docteur entra. Il vint s'asseoir près de moi sur une espèce de grabat au fond de la chambre, qui n'était éclairée que par quelques tisons dans la cheminée. Je me sentis une vague et indéfinissable frayeur. Ses manières étaient brusques, sa respiration forte et précipitée. Je n'osais rompre le silence. Il était tout près de moi, ses genoux touchaient les miens. Tout-à-coup, il me saisit par le corps, en me passant sa main sous les bras. Il voulut m'embrasser, et je me débattis pour repousser ses embrassements. Il me fit les plus ardentes professions d'amour ; me jura un amour éternel si je voulais l'aimer. Je me mis à appeler au secours. J'avais horreur de cet homme. J'aurais mieux aimé mourir mille fois ! Oh ! à quel degré de dégradation et d'avilissement me sentais-je rendue !

« Soit que mes cris eussent effrayé le docteur, soit qu'il eut eu honte de sa conduite, il me lâcha, et se jettant à mes genoux, me demanda mille pardons ! me jura que ses intentions étaient honnêtes, et il m'offrit de m'épouser. Je me mis à pleurer à chaudes larmes.

« — Oui, dit-il, oui, Irène, je t'aime plus que toute créature au monde ; je ne puis plus vivre sans ton amour. Tu es abandonnée, tu seras ma compagne, ma femme ; je serai ton gardien, ton protecteur.

« Je lui demandai quelques jours pour réfléchir. Il ne voulut me donner qu'une heure ! une seule heure, pour me résoudre à la plus importante démarche de la vie d'une femme !

« En ce moment la vieille entra. Le docteur lui dit quelques mots et sortit.

« Je me décidai à épouser le docteur Rivard, pour éviter l'affreuse perspective qui m'attendait, si je refusais cette offre si généreuse.

« La vieille courut avertir le docteur Rivard, qui revint avec elle. Je suppliai le docteur de remettre notre mariage à quelques jours. Il s'y opposa absolument, me dit que nous nous marierions secrètement ce soir là-même ; qu'il pourrait ensuite, sans inconvénient, fournir à toutes mes dépenses. Enfin pour abrégé, il dit qu'il allait de suite chercher un prêtre, qui viendrait nous marier.

« Le prêtre que le docteur amena avec lui, était nouvellement revenu des missions ; je ne l'avais jamais vu à l'église. C'était un petit homme, avec de petits yeux gris et portant un chapeau à larges bords. Il s'appelait le révérend Messire Pluchon : je me rappelle bien de son nom. Il n'avait pas de soutane ; car il paraît que le clergé ne sort jamais en costume après la nuit tombée. Je demandai au missionnaire à passer dans la chambre voisine. Je lui confiai ma situation ; lui fis part de mes scrupules et de mes objections, et le priai de me prendre sous sa protection.

« — Asseyez-vous près de moi, mon enfant, me dit-il avec bonté, vous pouvez m'ouvrir votre cœur ; je suis ici sur la terre pour écouter ceux qui prient. Il me parla avec ardeur de la miséricorde divine et de son infinie providence ; il combattit mes scrupules, me dit qu'il avait obtenu dispense des bans, et finit par me dire de me confier en Dieu qui avait voulu que le docteur Rivard vint à mon secours au moment où j'en avais le plus grand besoin.

« Je ne trouvais rien à opposer à ses raisonnements et je me soumis à la volonté de Dieu. Je le priai de vouloir entendre ma confession, avant de recevoir le sacrement de mariage. Je lui fis l'aveu de toutes mes fautes ; il me donna l'absolution.

« Au moment où il me donnait l'absolution le docteur entra, impatient sans doute de nous attendre. Quand le révérend missionnaire lui eut annoncé qu'il avait entendu ma confession, le front du docteur se fronça, mais il prit un air plus affable en apprenant que j'acceptais avec reconnaissance l'offre de sa main.

« Le Révérend M. Pluchon prononça les paroles du mariage

en latin ; lut les oraisons et après une courte exhortation, nous mit dans les liens indissolubles du plus saint des états de la femme !

“Henriette, ma chère Henriette, j'étais mariée ! j'étais véritablement l'épouse du docteur Rivard ! Excellent homme, dont j'avais si mal compris les sentiments. Je crois qu'il m'aimait sincèrement. Comment ai-je pu méconnaître un cœur si noble et si généreux ? oh ! non il n'avait pas voulu abuser de ma situation ; c'était pour m'éprouver... Le docteur m'a fait comprendre, qu'il était important que je ne sortisses pas de la maison, et de ne pas dire que nous étions mariés.

“Les premiers mois de notre mariage furent heureux ; tous les jours il venait me voir, et m'apportait toutes les douceurs qu'il croyait pouvoir me faire plaisir. Je n'éprouvais aucun amour pour lui, mais il était si affectionné, si tendre, si prévenant pour mes moindres désirs, que je ressentais pour lui des sentiments pleins de respect et de bienveillance.

“Oh ! comme je courus au devant de lui avec joie, quand il vint me visiter, pour lui annoncer que j'allais devenir mère. Je fus cruellement désappointée ! Au lieu de recevoir cette nouvelle avec des transports de joie, il fronça le sourcil et sortit sans me dire un mot... Mon orgueil de mère se révolta contre la réception que me fit mon mari, et je me jetai sur mon lit fondant en larmes.

“Le docteur fut deux jours sans venir, le troisième il ne resta qu'un instant, ne s'assit pas ; me demanda comment je me portais et partit.

“Je passai la journée à pleurer. De ce jour la conduite de mon mari changea complètement. Il ne vint me voir que rarement, à de longs intervalles, ne restant que quelques instants. Enfin il y a à peu près une quinzaine de jours, il vint m'annoncer qu'il fallait que je changeasse de demeure, et qu'il me conduirait le soir à mon nouveau logis. A la nuit tombée, il vint me prendre en voiture et me conduisit ici.

“— Voici la jeune fille dont je vous ai parlée, dit-il à la maîtresse du logis, et voilà pour ses dépenses. Il remit une bourse à la mère Coco-Letard, c'est le nom de cette femme. Je me sentais le cœur brisé ! Le docteur partit sans me dire adieu ! Dans la voiture il m'avait fait promettre de ne pas dire que nous étions mariés, et même d'affecter de ne le connaître que passagèrement. Il paraît qu'il a de bien graves raisons pour en agir ainsi.

10 décembre 1823.

“Encore dix jours, et mon mari n'est pas venu ! peut-être viendra-t-il aujourd'hui ? J'ai tant besoin de consolation dans ma situation, qui devient plus critique de jour en jour. S'il ne vient pas aujourd'hui, je lui écrirai demain.

11 décembre.

“Je lui ai écrit. La mère Coco-Letard qui lui a porté la lettre, dit “qu'il devint furieux, qu'il me traita d'impertinente d'oser lui écrire, qu'il était bien récompensé pour avoir voulu secourir une misérable fille perdue !” horreur ! horreur ! Je ne crois pas ce que me dit la mère Coco-Letard ; c'est une bien méchante femme. Le docteur a pu être fâché de ce que je lui ai envoyé porter ma lettre par cette femme, mais il n'a jamais pu user vis-à-vis de moi, sa femme, du langage qu'elle lui a mis dans la bouche. Oh ! non, oh ! non, je n'en suis pas encore rendue là !

7 janvier 1824.

“Je relève d'une grande maladie. Ce matin, pour la première fois, j'ai pu me lever du lit. Mes enfants, mes deux beaux enfants dorment si paisiblement ; il ne faut pas que je fasse du bruit, de crainte de troubler leur sommeil ! Mon mari n'est pas venu me voir une seule fois depuis que je suis ici, il n'a pas encore vu ses enfants, deux petits anges, si blancs, si beaux, si frais ! Je vais envoyer l'avertir ce matin, il viendra cet après-midi. Si je n'étais pas si faible, j'irais le voir moi-même, mes deux enfants dans les bras. Ah ! quand il les verra, il les aimera, et il m'aimera, moi aussi comme autrefois !

9 janvier 1824.
“Avant hier j'ai voulu envoyer annoncer au docteur la naissance de ses enfants, Mme Letard n'a pas voulu y aller. Hier elle a aussi refusé ! Que vais-je faire ? J'avais résolu d'aller le trouver moi-même, mais maintenant je n'ose. Je ne sais quel vague pressentiment me dit qu'un malheur nouveau me menace. Mon Dieu ! n'ai-je pas assez souffert. Que votre volonté soit faite !

“Je vais offrir une de mes bagues à Mme Letard pour l'engager à aller trouver le docteur.

“Deux heures de l'après midi.— Mme Letard est revenue de chez le docteur. Il lui a dit qu'il n'avait rien à faire avec moi, ni avec mes enfants !... Ses enfants il les rejette ! oh ! grand Dieu, ce n'est pas possible. Cette madame Letard est une méchante femme ; elle ne peut pas avoir vu le docteur, et elle se plaint à me tourmenter. Elle m'a dit aussi que le docteur ne voulait plus payer pour ma nourriture. Elle veut que j'aille ailleurs !... où pourrai-je aller ? si mon mari me repousse, s'il refuse de me donner du pain, je n'ai plus qu'à mourir... mais non, je ne crois pas cette méchante femme. Je suis bien faible ; ce qu'elle m'a dit m'a cependant complètement prostrée. Mais c'est égal, mes chers petits enfants dorment, je trouverai bien la force de me traîner jusqu'après de lui, leur père !...

“Dix heures du soir.— Il est dix heures ! Le cadran de la cathédrale vient de sonner dix heures ! où suis-je ? Comment me suis-je rendue ici ? Je ne me rappelle rien de ce qui m'est arrivé depuis que je l'ai vu... lui ! Il y avait deux à trois personnes à son étude, quand je suis arrivée. Il se leva en me voyant, je fis un pas pour me jeter à ses genoux. Je lui annonçai la naissance de ses enfants. Je faisais mal, devant ces personnes, je le sais ; mais comment reprimer l'élan de mon cœur ? Son regard prit une implacable expression de haine ; ses lèvres blanchirent, je crus qu'il allait me frapper... J'aurais mieux aimé qu'il m'eût frappée. Tout à coup l'expression de sa figure changea, et se tournant vers les personnes qui étaient dans la chambre, il leur dit avec une froide moquerie : “Excusez cette folle, elle a perdu la tête !” Folle !... folle !... ah ! ah ! ah !... Je crois même qu'il a fait usago d'un autre mot, dont je ne connais pas trop bien le sens, mais qui me frappa au cœur comme si on l'eût percé d'un fer rouge. Il me semble encore entendre leurs ricanements... Je tombai sans connaissance !...

10 Janvier.

“Mme Letard m'a encore réitéré ce matin l'ordre de quitter sa maison. Je lui ai donné mon châle, mon seul châle, pour qu'elle me laissât demeurer encore deux jours. Je suis allé à la cure pour voir le révérend messire Pluchon. Ils ne connaissent pas ce prêtre ; à l'évêché non plus ! Ils me disent qu'il n'y a pas de missionnaire de ce nom ! Qu'est-ce que ça veut dire ? C'était pourtant bien là son nom. Grand Dieu ! serait-ce possible ? oh ! non... Mes pauvres petits enfants, mes anges !...

“J'ai passé une partie de la matinée à chercher de l'ouvrage. Partout on m'a ri au nez ! j'ai prié pour que l'on me fit gagner de quoi payer pour ma nourriture et le logement de mes enfants. Les uns m'ont mise à la porte ; les autres m'ont dit des choses, qui me remplissaient de honte et de confusion par l'effronterie de leurs regards et de leurs éclats de rire, quoique je ne comprisse pas ce qu'ils disaient... Je ne pensais pas que le monde fut si méchant !...

7 Février.

“Je suis en prison ! Je suis accusée de vol avec effraction !... Il y a trois jours que je suis ici, à ce qu'il paraît. On me l'a dit ; pour moi je ne m'en suis pas aperçu ! Trois jours, dans la prison !... Est-ce possible ? On me dit que j'ai volé !... volé ! Quoi ?... Où ?... Quand ?... Comment ?... Oui, je suis bien en prison ! ces barres de fer aux fenêtres ; ces créatures aux manières grossières, aux paroles obscènes, qui m'environnent ! oh ! oui, je suis bien en prison. On m'a enlevé me

enfants... Ces pauvres petits anges ! où sont-ils ? On me dit qu'ils me les rendront bientôt. Qui en a soin ? Qui les nourrit ? qui les veille pour qu'ils n'aient pas froid ? Il fait froid. Mes hardes sont déchirées, et pleines de boue ; je n'ai pas de quoi me changer ! on m'a promis de m'en donner d'autres, afin que je puisse faire sécher les miennes, qui sont encore mouillées... Que vais-je devenir ? oh ! ma tête, ma pauvre tête ! Les artères des tempes me battent dans la tête ; ma cervelle brûle, et pourtant j'ai froid...

8 février.

« Je me sens plus composée ce matin. J'ai reposé un peu cette nuit. J'ai tâché de me rappeler tout ce qui m'est arrivé avant mon emprisonnement. Les choses sont un peu confuses dans mon esprit ; je veux néanmoins les écrire ; il me reste encore quelques feuilles que j'ai déchirées de mes livres d'école. J'ai relu mes notes ; oh ! qui les lira ? Je les avais cachées dans mon sein ; personne ne les a vues. Oh ! je ne voudrais pas qu'on les vit. Si je ne puis les envoyer à Henriette... Henriette ? mais voudrait-elle lire les lettres d'une voleuse ?... ah ! ah ! ah ! moi, Irène de Jumonville, une voleuse ! ah ! ah ! ah !... Mais pourquoi me préoccuper de ces noires pensées ? n'est-ce pas la volonté de Dieu ? Peut-être est-ce pour le mieux. Oh ! il ne m'abandonnera pas ; il me protégera contre les méchants ; il fera luire mon innocence !

« Léon, le docteur Léon Rivard, mon mari, le père de mes enfants avait refusé de fournir à ma nourriture. Je donnai tous mes bijoux, mes hardes, jusqu'à mon chapeau à cette vilaine et cruelle femme, madame Letard, pour retarder de quelques jours l'instant où je devais être jetée dans le grand chemin. Enfin elle me jeta dans le chemin... que Dieu lui pardonne ! Je ne lui souhaite pas d'épreuves comme les miennes. J'errai toute la journée, mes enfants dans les bras. Je ne pris aucune nourriture ; le soir je bus de l'eau du ruisseau, pour éteindre une soif brûlante. J'avais vainement cherché de l'ouvrage. Je demandai un asile pour la nuit, on me refusa, on me repoussa rudement. J'allai à la demeure du docteur Rivard. Il était absent. Je priai son esclave de me laisser asseoir près du feu de la cuisine, en attendant son maître. La négresse me reconnut, et me dit que son maître la gronderait... La gronderait d'empêcher ses enfants de périr de froid !... Il tombait une pluie fine et glacée. Je m'assis sur le perron de sa porte, enveloppant mes petits avec la jupe de ma robe. J'attendis longtemps, bien longtemps. Vers minuit, il arriva ; je me sentis presque défaillir, quand je le reconnus à quelque distance. J'eus envie de me sauver, j'aurais préféré mourir de faim, que de demander l'aumône, même à mon mari !... Mes enfants se mirent à pleurer. Je m'oubliai et ne pensai plus qu'à eux ; ce n'était plus la femme, c'était la mère qui demandait pour ses enfants ! Oh ! une mère, y a-t-il rien pour l'arrêter.

« — Léon, Léon, crierai-je d'une voix étranglée, en élevant mes petits dans mes bras, voici tes enfants, ils se meurent de froid et de misère.

« Il me repoussa de son chemin, et je tombai sur le pavé glissant. Il me maudit moi et mes enfants !... Le lendemain matin, quand le jour parut, j'étais encore assise sur le perron de sa porte. J'entendis des pas dans la maison ; j'eus peur et je partis.

« Toute la journée encore j'errai par les faubourgs de la ville. Je demandai l'aumône ! oui ! je mendiai du pain ; pas pour grossières invectives. Les femmes, plus que les hommes encore, me traitèrent avec dureté. Je me rendis sur les quais, je m'assis sur le bord de la levée, regardant couler l'eau du fleuve. Je me sentis un invincible désir de me jeter à l'eau, moi et mes enfants. Une forte fièvre brûlait mes membres ; il me semblait que l'eau était fraîche. Oh ! comme il me semblait que ce serait bon, de terminer toutes mes souffrances dans cette eau fraîche, fraîche ! froide !... Je sentis comme un ver-

tige, je m'avançai pour me jeter à l'eau !... Mon bon ange m'arrêta... Je m'éloignai vite, en courant. J'allai sur le marché aux légumes ; il était désert. Je ramassai quelques feuilles de choux, que je dévorai. Oh ! comme elles me rafraîchirent. J'en cherchai d'autres, mais je ne pus en trouver assez pour me rassasier.

« Il commençait à faire nuit ; le temps était froid, mais il ne pleuvait plus. Je me rendis lentement, car j'étais si faible, jusqu'à la maison de la douane. Il y avait un tas d'écailles d'huitre, sur le bord de la levée. Je n'avais pas de couteau, et je grattai, avec mes ongles, pour manger ce qui était resté sur les écailles. Oh ! j'avais bien faim. Il fallait que j'eus bien faim, pour disputer ma nourriture avec les centaines de rats qui s'y trouvaient réunis, les animaux immondes de la cité !

« Vers neuf heures, je me rendis machinalement, sans m'en être aperçu, jusqu'à la maison du docteur Rivard ! Je m'assis sur son perron, comme la veille. Il ne tarda pas à arriver. Quand il me vit, il devint furieux ; il m'arracha mes petits des bras, les mit à terre, me prit par les cheveux et me battit cruellement. Il me donna des coups de pied dans le corps. Le sang coulait de ma figure. Il me fit promettre de ne plus revenir, autrement qu'il me tuerait ! Je m'éloignai avec mes enfants. Je me lavai la figure dans une marre d'eau, et je passai la nuit entre deux balles de coton, dans la rue St. Charles.

« Les premiers rayons d'un beau soleil commençaient déjà à réchauffer l'atmosphère glacée de la nuit, avant que j'eusse succombé au sommeil. Il était tard quand je me réveillai aux cris que poussaient mes petits anges, effrayés qu'ils étaient par les aboiements d'un chien qu'excitaient cinq à six petits polissons, en haillons.—Je me sauvai, pour éviter d'être mordue. Le désespoir s'était complètement emparé de moi. Je n'avais plus qu'à mourir. Je résolus d'aller m'asseoir en face de la maison du docteur Rivard, dut-il me tuer, moi et mes enfants. J'avais encore l'espoir qu'il aurait quelque pitié. Le tigre ne laisse pas mourir ses petits de faim ! Assurément que quelqu'un m'a noircie dans l'esprit de cet homme ; on n'est pas si barbare sans raison !

« Je passai presque toute la journée devant sa porte. Il me vit à travers les persiennes de sa croisée ; plusieurs fois il vint regarder, pour voir sans doute si j'étais toujours là. Je crus qu'il finirait par avoir pitié ; qu'il m'enverrait quelque nourriture. Vers les quatre heures de l'après-midi, il vint à la croisée, ouvrit la persienne, regarda dans la rue, et ne voyant aucune personne, il me fit signe d'approcher. Sa figure n'avait rien de farouche, oh ! comme mon cœur se serra de bonheur.

« — Je vais aller, dit-il, parler à la mère Coco, vous irez lui porter vos enfants dans une demi-heure, et vous viendrez ici seule à sept heures précises ce soir. Allez.

« Je n'eus pas le temps de le remercier, il ferma la croisée précipitamment. Je fis comme il me dit. A sept heures je me rendis à sa maison. Il faisait nuit sombre ; la faible lumière de la lampe voisine projetait sa clarté pâle et tremblante sur la maison du docteur. Je n'osais frapper à la porte. Les persiennes étaient baissées ; j'entendis la croisée s'ouvrir en dedans.

« — Entrez par la croisée, me dit-il, et vous sortirez de même. Je ne puis vous faire entrer par la porte, il y a du monde dans la chambre voisine.

« J'entrai par la croisée. Il me donna une bourse d'argent et un petit paquet. Il regarda ensuite à travers les persiennes ; et me dit de sortir vite, parcequ'il entendait quelqu'un venir. Je sautai par la fenêtre, bénissant du fond de mon cœur cet homme que... Oh ! comme je courais joyeuse vers la demeure de mes enfants ! J'entendis derrière moi des pas précipités ; des voix criaient « arrêtez le voleur ! » Une rude main me saisit par le bras et me secoua violemment en me criant : « voleuse ! » Je voulus crier ; on me lia les

mains derrière le dos, après m'avoir enlevé ce que le docteur m'avait donné. Je voulus leur dire que le docteur m'avait lui-même fait présent de ces effets. «Effrontez voleuse, cria le docteur, tu en as menti !»... Je ne sais plus ce qui se passa après cela... Oh ! que vais-je devenir ? je sens que je vais mourir. Ma tête ! oh ! ma tête !.....»

Le reste du journal ne contenait que des phrases tronquées, et d'une écriture si fine et si serrée, que le greffier de la Cour criminelle n'avait pu les déchiffrer.

Au jour du procès, quand Irène de Jumonville fut amenée devant la Cour, elle était complètement folle. Elle fut transférée à l'hospice des aliénés de la Nouvelle-Orléans.

La lecture de ces feuilles, écrites avec l'incohérence d'un cœur profondément ulcéré, bouleversé, sans ordre, quelquefois

confuses et décousues, impressionna vivement Pierre de St. Luc. Il venait de lire et il avait fait lui-même, dans les derniers huit jours, une bien triste expérience de la méchanceté d'un cœur pervers et corrompu, dans une personne riche et puissante.

Il se sentit une implacable soif de vengeance contre le docteur Rivard, et un égal sentiment de commisération et d'intérêt pour celle qui avait été sa victime. Agité en sens contraire par ces sentiments opposés, il prit son chapeau et se rendit à l'hospice des aliénés ; décidé à faire tout en son pouvoir pour améliorer le sort de l'infortunée Irène de Jumonville, s'il n'y avait pas moyen de la ramener à la raison.

G. B.

(A CONTINUER.)

LE VÉSUVÉ.



Le Vésuve est situé à 8 kilomètres Sud-Est de Naples, il se lie aux Apennins. Sa base a 40 kilomètres de tour, sa cime, 1,020 mètres de hauteur et son cratère 115 mètres de profondeur. Ce volcan se partage en deux sommets : *la Somma* et *l'Otagano*. Toutes ses pentes sont cultivées, et sont d'une fertilité prodigieuse. Ses vignobles fournissent le célèbre vin de *Lacryma Christi*.

Le Vésuve a vomé des flammes dès les temps les plus anciens, mais sa première éruption connue eut lieu 79 ans avant J. C. Elle commença le 24 août à sept heures du matin, et détruisit Herculanium, Pompéi et Stabies. Pline, le naturaliste, s'étant trop approché du cratère, mourut asphyxié par la fumée. On dit que des cendres et des matières sulfureuses, lancées dans l'air et emportées par le vent, allèrent tomber jusqu'à Rome, et même au delà de la Méditerranée. Les oiseaux furent suffoqués dans les airs, et les poissons périrent dans les eaux.

On compte depuis ce jour une cinquantaine d'éruptions. La dernière a eu lieu le 6 mars 1850. La montagne depuis quatorze jours était en travail, lorsqu'on vit s'élever du cratère des tourbillons de fumée et de vapeur, traversés par moments de langues de feu que suivaient d'effroyables détonations souterraines. Le matin du 7, la lave parut et commença à descendre vers Torre-Annunziata, en sept ou huit ruisseaux ; dans la nuit du 8, les rugissements du cratère interrompus par de sourds gémissements, privèrent de sommeil la population de Naples, et pendant toute la journée suivante des masses de fumée, de lave et de vapeur, des pierres énormes et des scories furent vomées sans interruption. Le soir, on fit annoncer qu'un train spécial partirait de Naples à six heures pour Torre-Annunziata et reviendrait à onze heures. Quatre cents personnes en profitèrent ; beaucoup d'Anglais sur des mules, sur des ânes, accompagnés de guides avec des

torches, montèrent vers le Bosco-Reale, situé à cinq milles de Torre-Annunziata ; de là, le spectacle était plein de grandeur : le torrent de lave coulait sur un mille et demi de large ; il s'avancait lentement, en droite ligne, sans s'arrêter, dévorant tout sur son passage, chassant devant lui les pauvres paysans qui, emportant lits, chaises, tables, batterie de cuisine, ainsi que les effets qu'ils avaient pu sauver, remplissaient l'air de leurs gémissements et de leurs prières à saint Janvier, le patron du pays.

A neuf heures du soir, la lave s'était emparée du bois dont elle avait dévoré la moitié. De temps en temps un massif de trois ou quatre cents jeunes arbres prenait feu et jetait une flamme qui illuminait le paysage sur un espace de plusieurs milles, ou bien c'était un vieux houx, un chêne vénérable qui, après avoir opposé une résistance momentanée, sautait à douze ou quinze pieds en l'air avec une forte détonation, et retombaient en brûlant comme de la paille ; quelques arbres offraient le spectacle merveilleux de mille petits jets de flamme s'élançant de tous les nœuds des branches ; d'autres s'inclinaient lentement et tombaient avec majesté... Il n'y avait point de lune, mais les étoiles brillaient dans un ciel sans nuages ; la plupart des curieux se résolurent à passer la nuit devant ce spectacle horrible et magnifique.

Vers trois heures du matin l'éruption était dans toute sa force. La masse de lave avait quintuplé, les pierres lancées en l'air par le volcan retombaient avec le fracas d'une continue mousqueterie : on avait peine à s'entendre, la terre tremblait ; un bruit pareil à des gémissements entrecoupés de sanglots indiquait les souffrances et les convulsions de la nature. A quatre heures, le torrent atteignait une ferme construite en pierres jointes avec le ciment romain ; il s'arrêta, s'éleva à une hauteur de trente pieds, raréfia d'un côté l'air qu'il condensait de l'autre, et fit sauter la ferme avec une effroyable détonation. Une petite église se trouvait à l'extrémité du Bosco-Reale, heureusement les ornements d'autel, les tableaux, les statues, les offrandes à la Vierge et les registres de la paroisse avaient été sauvés par le curé, car

la lave se précipitant avec furie sur l'église, la mina, la tint suspendue sur une mer de feu ; ses hautes murailles s'y balancèrent un moment, puis s'y couchèrent... et l'on vit des flammes vertes, d'autres bleues, se poursuivre au lieu où l'église s'était affaissée : ces flammes étaient sans doute produites par la combustion des cloches.

Deux ou trois cents personnes prenant le versant opposé à celui où coulait la lave, montèrent jusqu'au cratère, leurs torches semblaient des étoiles mobiles parcourant les flancs du Vésuve ; mais au point du jour, l'éruption perdant son horrible beauté, les curieux se retirèrent. En ce moment, un nombreux clergé, accourant de toutes parts, entouré de paysans :

commençait des prières pour arrêter la marche du fléau. Mais leurs prières ne furent point exaucées, et le soir, l'éruption recommença avec la même force que la veille.

Cette vaste et magnifique forêt qu'on appelait le Bosco-Reale a été entièrement consumée. Les terres, où le blé était déjà en herbe, et les prairies ont disparu. L'aspect du pays est changé : terres, routes, maisons, tout est enseveli sous une couche de lave qui varie de 12 à 50 pieds d'épaisseur, et couvre une superficie de 14 milles. Mais le cratère donna bientôt des indices que son épuisement était presque complet et que l'on n'avait plus rien à redouter du volcan.

(Journal des Demoiselles.)

L'ESPRIT DES BETES.

A QUELLE HEURE SE RÉVEILLEN T LES OISEAUX ?



cette question, qui peut répondre ? Est-ce vous, voyageurs infatigables, qui, par la nuit et le jour, semblables au Juif errant, marchez, marchez encore ? Non ; dans votre course à travers le monde, vous jouissez de la note joyeuse que vous jette en passant l'oiseau de

Dieu, et vous n'en demandez pas plus. Est-ce vous, intrépides chasseurs, qui, dès l'aurore, prenant fusil et carnier, vous élancez à la poursuite d'un gibier assez tôt éveillé pour vous fuir ? Non ; car l'heure où votre pied foule la plaine, déjà l'alouette chante, au-dessus de votre tête, sa chanson de tous les jours.

Est-ce vous, paresseuse châtelaine ? Oh ! non ; car si votre bouche module quelque nocturne sous les allées ombreuses du parc, au doux reflet de la lune, le rossignol seul vous répond ; et d'ailleurs, que vous importe l'heure à laquelle commence le concert ? Ne le trouvez-vous pas tout organisé à votre réveil ?

Eh bien ! ce que vous n'avez pas fait, vous, voyageur de toutes les heures, vous, Nemrod moderne, ni vous, belle châtelaine, un académicien l'a fait, et il est venu dire à la noble Académie quelle était l'heure du réveil, quelle était l'heure du chant de quelques oiseaux.

Cet académicien, c'est M. Dureau de la Malle. Depuis trente ans, il a pris l'habitude, le printemps et l'été, de se coucher régulièrement à sept heures du soir, et de se lever à minuit. Beaucoup appelleront cela une singulière excentricité ; moi, je dirai que c'est ainsi qu'il faut cultiver la science.

Donc M. Dureau de la Malle, se levant à minuit, avait évidemment la chance d'assister au petit-lever des oiseaux qui peuplaient son jardin. Je dois ajouter d'ailleurs qu'il s'était préparé de longue main à surprendre les secrets de leur petit

ménage. Ainsi, l'hospitalité la plus large, les soins les plus attentifs, avaient familiarisé les oiseaux les plus farouches ; si bien qu'il pouvait impunément les visiter dans leurs nids, toucher leurs œufs et leurs petits, et les oiseaux, de leur côté, lui rendaient ses visites ; touchante réciprocité qui ouvrait à l'un des perspectives scientifiques, et aux autres les portes du buffet ! Enfin, et ce dernier trait avait achevé de cimenter leur union, M. de la Malle avait, pour garantir les familles des oiseaux qui venaient lui demander l'hospitalité, disposé un appareil contre les attaques des chats qui, les années précédentes, avaient fait grand carnage dans les nids. Aussi l'académicien a-t-il pu, en visitant les nids, déterminer les causes du réveil plus ou moins hâtif de chaque espèce.

Il me faut dire d'abord l'heure ordinaire du réveil pour un certain nombre d'espèces. Cette heure, du 1er mai au 6 juillet 1846, temps pendant lequel ont eu lieu les expériences, a été :

Pour le pinson, une heure à une heure et demie du matin ;

Pour la fauvette à tête noire, deux à trois heures ;

Pour la caille, deux et demie à trois heures ;

Pour le merle noir, trois et demie à quatre heures ;

Pour le rossignol de murailles ou fauvette à tête rouge, trois à trois heures et demie ;

Pour le pouliot, quatre heures ;

Pour le moineau franc, cinq à cinq heures et demie ;

Pour la mésange charbonnière ou grosse mésange, cinq à cinq heures et demie.

On voit, par ces chiffres, que le pinson est le plus matinal et le moineau le plus paresseux des oiseaux observés. Qui aurait cru que le moineau, cet oiseau famélique et voleur, fût en même temps le plus fainéant de son espèce ? La science l'a dit : inclinons-nous.

Mais cette règle générale du lever des oiseaux offre des exceptions, c'est-à-dire que souvent les oiseaux devancent l'heure : à quoi doit-on attribuer ce fait ? Grâce aux intelligences qu'il a su se créer dans la place, M. Dureau de la Malle va nous l'apprendre ; laissons-le parler :

“ Le 4 juin 1846, la fauvette à tête noire et le merle ont commencé à chanter à deux heures et demie du matin. Frappé de cette anomalie, je vais inspecter leurs nids, je trouve leurs petits éclos. Je pensai d'abord que c'était une manifestation de la joie paternelle et maternelle ; mais je me suis bientôt convaincu de mon erreur. Le besoin de plus d'heures de veille pour nourrir la famille augmentée, avait avancé d'une heure et demie leur réveil qui, auparavant, n'avait eu lieu qu'à quatre heures ; et j'ai pu voir, car il faisait alors un beau clair de lune, les pères et mères de ces deux espèces occupés constamment à chercher sur le gazon et dans les plates-bandes les insectes et aliments qui devaient servir à la nourriture de leur famille.”

Le 26 juin, le même fait fut observé pour la caille. Admirable instinct des animaux, qui leur apprend à sacrifier leur repos aux besoins de la famille, et à devancer l'aurore, pour que leurs petits puissent, à leur réveil, trouver leur nourriture ! Profonde et poétique leçon donnée à l'homme !

Quelquefois, cependant, les oiseaux se trompent sur l'heure du réveil. Ainsi, une fauvette s'éveille à minuit et demi et se met à chanter sur un acacia placé à 4 mètres de la fenêtre où brillait la lampe de l'observateur ; elle avait pris la clarté de la lampe pour celle du soleil ; mais bientôt elle reconnaît son erreur, et honteuse et confuse se rendort, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Un merle privé, dont on avait l'habitude de rentrer tous les soirs la cage, est oublié dans la cour. A minuit, la lampe s'allume et le merle, qui avait dormi jusque-là du sommeil du juste, s'éveille et éveille toute la maison en chantant à gorge-déployée les airs qu'on lui avait enseignés.

A ces chants, les merles sauvages répondent, et de minuit un quart à sept heures du matin, le merle privé et les merles libres chantent à tue-tête. Les merles sauvages étaient certainement entraînés par un guide trompeur. Ce n'était pas le sens de la vue, frappé par la lumière, qui déterminait cette explosion musicale ; car leur nid était placé à 30 mètres de la bibliothèque, et par un temps clair, et par la pleine lune, les merles ne chantent qu'une demi-heure avant l'aurore, excepté le cas d'éclosion de leurs petits, et le besoin de plus d'aliments, et de plus d'heures de travail pour se les procurer.

Nos lecteurs comprendront l'absence du rossignol dans cette petite étude. Tous savent, en effet, que cet admirable musicien de nos grands parcs commence à chanter quand tous les oiseaux sont couchés, et seulement pendant le temps où la femelle couve, comme pour égayer et alléger les fatigues de la maternité. Du jour où les petits ont percé leur coque, les chants cessent ; car le père et la mère doivent penser à chercher la nourriture de leur jeune famille, le temps pendant lequel le rossignol abandonnait aux brises du soir les strophes ailées de ses admirables chansons !

PROSPER TOURNEUX.

(Musée des familles.)

LES NIEGES DE MADAME GRASSINI.



MADAME GRASSINI, la grande cantatrice italienne, qui brilla d'un si vif éclat sous l'Empire, est morte, il y a peu de mois, à Milan. Elle avait quelque chose comme soixante-dix-huit ans, mais on dit qu'on ne lui en aurait pas donné cinquante. M. Fiorentino vient d'écrire :

Madame Grassini n'était pas seulement une femme d'une beauté suprême et une cantatrice inimitable, elle possédait au plus haut degré l'art d'émouvoir.

Talma disait, en parlant d'elle, qu'il n'avait jamais vu d'actrice douée d'un jeu de physionomie plus mobile et plus expressif.

Son profil, d'une pureté antique, son beau front de marbre encadré de magnifiques cheveux noirs, ses sourcils d'une finesse incomparable, ses yeux noirs qui tantôt lançaient des éclairs, tantôt se noyaient dans la plus enivrante langueur, ce merveilleux ensemble des perfections les plus rares, exerçaient sur le public un charme irrésistible. Nul n'exprimait comme elle l'indignation, la douleur, la colère.

Un soir, en 1811, la Grassini et Crescentini, chantaient aux Tuileries *Juliette et Roméo*.

Après l'admirable scène du troisième acte, l'Empereur, transporté, oubliant l'étiquette, applaudissait à tout rompre.

Talma pleurait ; assis sur une banquette tout près de l'orchestre, le grand tragédien avouait que de sa vie il n'avait ressenti une émotion pareille à celle que venait de lui faire éprouver la Grassini.

Dès que la représentation fut terminée, l'Empereur envoya à Crescentini l'ordre de la Couronne-de-Fer, ce qui donna lieu à ce mot si connu : “ On l'a décoré pour ses blessures ! ”

Ne pouvant décorer la Grassini, l'Empereur lui fit tenir un petit papier sur lequel il avait écrit de sa main :

“ Bon pour vingt mille livres.

“ NAP. ”

Crescentini, qui était hors de lui pour la faveur inespérée qu'on venait de lui accorder, ne put s'empêcher de lorgner du coin de l'œil le billet de sa camarade.

— Vingt mille francs ! dit-il ; la somme est assez ronde.

— C'est la dot d'une de mes petites nièces, répondit simplement la Grassini.

En effet, jamais artiste ne fut plus généreuse, plus prévenante et plus tendre pour sa famille.

Longtemps après que l'empire se fut écroulé, emportant, avec tant de choses, la pension, les avantages et les espérances de madame Grassini, comme la grande artiste se trouvait à Bologné, on lui présenta encore une de ses nièces pour laquelle il fallait faire quelque chose !

La jeune fille était extrêmement jolie, mais elle n'avait pas assez de force pour se mettre au théâtre : c'était, disait-on, un contralto manqué.

Madame Grassini voulut l'entendre, et dès que la petite eut

fait une gamme :

— Chère enfant, dit-elle en l'embrassant, tu n'auras pas besoin de moi pour te marier si l'envie t'en prend. Ceux qui t'ont dit que tu étais un contralto sont des imbécilles. Tu as la plus belle voix de soprano qui soit au monde, et tu seras bien plus forte que moi, qui puis chanter trois jours de suite sans me fatiguer. Travaille allégrement, ma petite, tu as des millions dans ton gosier.

La jeune fille à laquelle madame Grassini prédisait de si brillantes destinées, n'a pas fait mentir l'horoscope. Elle se nomme Giulia Grisi.



UN TRIO DE SORCIÈRES.



DANS ce titre on lit dans un journal d'Alger : La population musulmane s'entretient avec ardeur d'un fait tout récent qu'elle raconte ainsi :

« Entre les nouvelles casernes de la Casbah et le rempart neuf de la ville s'étend, du côté de l'ouest, le romantique cimetière des Musulmans, dans l'endroit qu'on appelle *el Gattar*. Ce lieu vient d'être le théâtre d'une scène nocturne qui rappelle les plus étranges récits de sorcellerie que nous ait légués le moyen âge.

« Trois *Fahsia*, ou maures de la banlieue, après s'être livrés à d'assez copieuses libations en ville, regagnaient leur habitation aussi vite et aussi directement que le permettaient les titubations de leurs jambes avinées.

« En passant le long du *Gattar*, l'attention de ces amis de la bouteille fut excitée par l'apparition d'une lumière qui brillait au milieu du cimetière. Nos ivrognes, désireux d'examiner de plus près cette espèce de Jacques-à-la-lanterne, s'engagèrent au milieu des tombes ; ils arrivent bientôt auprès d'un groupe assez confus d'où se détache subitement une sorte de fantôme qui se précipite sur eux. Si ces honnêtes buveurs avaient été à jeun, il est probable qu'une semblable apparition, en pareil lieu et au milieu de la nuit, les eût fait mourir plus prompte. Mais le vin les avait rendus braves, et ils se précipitèrent sur le revenant présumé, et sur son entourage équivoque. Cette brusque attaque les rendit maîtres, sans coup férir, de quatre personnages : trois mauresques vivantes et une négresse morte ! Ils laissèrent la défunte à côté de la fosse d'où elle venait d'être tirée ; et remirent entre les mains de l'oukil du cimetière les trois autres femmes qui se trouvent aujourd'hui en prison. »

Voici maintenant ce qui s'était passé dans le *Gattar* avant l'intervention des trois *Fahsia* :

Lorsqu'une femme musulmane est affligée d'un mari d'hu-

meur difficile, d'un tyran jaloux, elle peut recourir aux bons offices de certaines sorcières que les villes de Blidah, Bone et Constantine ont surtout la réputation de posséder. Tout le secret consiste à faire manger au mari du couscoussou préparé par une morte ; et ce plat étrange s'obtient par le procédé suivant :

Les sorcières vont pendant la nuit déterrer une femme récemment inhumée. Elles se sont munies d'abord de la passoire à couscoussou appelée *bousiar* et de la grande sebillie en bois connue sous le nom de *sahfa*. Une d'elles appuie le dos de la morte sur ses genoux, lui verse de l'eau dans la bouche, puis fait couler cette eau sur la pâte ; une autre prend la main de la défunte et s'en sert pour rouler les grains de couscoussou, pendant qu'une troisième prononce des paroles consacrées. Le mets obtenu par ce procédé est ensuite servi au mari qui perd toute rudesse de caractère ; et, de violent, devient même si faible au moral et au physique, que parfois la mort ne tarde guère à s'ensuivre.

Telle était l'opération à laquelle se livraient les trois musulmanes arrêtées dans le *Gattar*. Sous la domination turque, on les eût cousues dans des sacs et jetées à la mer. Ainsi, à cette époque, les sorcières ne se hasardaient pas à encourir cette terrible pénalité ; elles se contentaient d'attendre que les oliviers de Bab-Azoun se chargeassent de quelques pendus, ornement dont les Turcs ne les laissaient guère chômer. Alors elles allaient, la nuit, racler avec un couteau la plante des pieds des cadavres en suspension ; la poussière qu'elles obtenaient ainsi se mêlait à la pâte dont on faisait le couscoussou magique, et le résultat était absolument identique à celui que nous avons indiqué plus haut.

Mais comme l'avènement de la domination française a enlevé aux sorcières algériennes ce moyen peu dangereux d'obtenir la substance nécessaire à leurs opérations, l'appât du gain les a amenées à commettre l'odieuse profanation que nous venons de raconter.

Nous ferons remarquer, à propos de cette affaire, qu'à Alger, la magie et la sorcellerie constituent une profession

viendrons-nous, bon Dieu ! si tous les riches s'avisèrent d'imiter son exemple ? Avoués, avocats, huissiers, agréés, arbitres, juges, médecins, nous n'aurions qu'à nous draper dans nos robes pour mourir d'inanition !... Il n'y aurait plus de procès, plus de maladies, plus de clients !... C'est une horreur !...

— C'est une horreur en effet ! répétaient en chœur les trois partenaires féminins du digne avoué.

Pour rendre intelligible la violente diatribe de maître Philogone du Panchaud, il importe de déclarer que Théodore Séverin s'était dévoué dès sa jeunesse à la plus noble des missions. Riche et libre de ses volontés, il se livra exclusivement à la double étude du droit et de la médecine, ensuite il revint à Blois mettre au service des pauvres sa science et son temps.

Ce qu'il avait concilié d'affaires était incalculable. Maître Philogone prétendait y perdre plus de deux milles livres par année.

Sous le rapport médical, Théodore Séverin ne faisait pas une concurrence moins redoutable aux empiriques, aux charlatans et aux spéculateurs en fièvres tierces.

Les véritables médecins l'estimaient comme un bienfaiteur de l'humanité ; les gens de loi, tribu rapace et impitoyable, l'exécraient : Nous trouvons inutile de rappeler qu'il n'y a pas de règles sans exceptions. Tous les pauvres bénissaient le nom de Théodore Séverin :—aussi l'oncle Marcel n'entendait-il pas raillerie sur le compte d'un tel neveu.

L'oncle Marcel était, pour sa famille du Panchaud et Saint-Magloire, un bourru maussade, fantasque, grossier, qui se croyait toujours à la tête de son escadron de cavalerie.—Heureusement, il sortait le plus tôt et rentrait le plus tard possible.

Mais depuis que Théodore et sa femme Emilie étaient aux eaux, le tyran revenait dès huit heures du soir, avant la fin de la partie de boston. En sa présence, il fallait s'observer. Plus de médisances, plus de plaisir !

—Car, pensait Mirocline, si, par un malheur, l'oncle Marcel s'avisait de laisser son bien aux Séverin, tout espoir de mariage serait à jamais perdu pour moi !...

Maître Philogone et sa sœur Barbe avaient fait une foule de réflexions analogues.

Madame de Saint-Magloire, en excellente mère de famille, opinait dans le même sens.

L'oncle Marcel était donc l'objet de certaines déférences. Ses caprices étaient respectés, même par les enfants terribles, qui se gardaient de toucher à son fauteuil, même par Azor, qui ne le mordit jamais qu'une fois. De crainte de lui déplaire, on ne lui disait mot tant qu'il allait et venait ; enfin on lui laissait le monopole des bourrades.

Il détestait les mauvaises langues. Un jour il avait appelé Mirocline :—« Petite vipère rouge !... »

Mirocline, épouvantée, se mordit les lèvres jusqu'au sang et n'en dormit pas de la nuit.

Vers huit heures et demie, maître Philogone, tout en battant les cartes, se permit de demander à son oncle, d'une voix mielleuse, des nouvelles de l'inondation.

—Au diable ! joueurs enragés ?... riposta le vieux militaire en jurant ; ils feraient un boston sur les ruines de l'Université !

—Maman, murmura Mirocline, mon oncle a raison, je crois ; nous avons tort de jouer par ce temps de catastrophes !... si nous réglions les comptes !...

Madame de Saint-Magloire, qui gagnait deux francs cinquante, appuya la sentimentale motion de sa fille.

La tante Barbe, qui perdait un petit écu, s'en prit à son frère qu'elle pinça de toutes ses forces en lui disant à l'oreille :

—Ça t'apprendra, imbécille, à éveiller le chat qui dort !...

II.

Quelques heures avant la réunion quotidienne des du Panchaud et Saint-Magloire,—la tempête alors rugissait avec fureur,—une scène déchirante se passait chez la veuve Véziau.

C'était à une lieue et demie de la ville, dans une cabane isolée, couverte en chaume, délabrée, inhabitable en apparence, habitée pourtant par la misère, la maladie et la douleur.

Lambert, jeune garçon de douze à treize ans, était étendu mourant sur un grabat. Sa mère, agenouillée près de lui, pleurait.

Noirot, un grand chien maigre qui, dans des temps meilleurs, montait la barque du père de famille, regardait tristement, la tête penchée vers son jeune maître. L'attitude du malheureux animal disait d'une manière touchante qu'il partageait toutes les angoisses de la veuve.

Jusqu'au seuil de la chaumière montaient les vagues du fleuve débordé ; par moments, des nappes d'eau venaient baigner les genoux de Marianne et la couche de paille où gisait son fils Lambert. Mais la case était située sur une sorte de promontoire. De mémoire de marinier, la crue de la Loire n'y avait jamais occasionné de sinistres, et Marianne se souvenait d'une parole de son mari qui lui avait souvente fois répété : « Blois et Tours seront emportés avant notre maison. » Or, Véziau était un fin patron qui, dans sa jeunesse, avait navigué même sur la grande mer.

Marianne ne s'inquiétait pas des progrès de la tourmente ; assez d'autres cruels soucis emplissaient son cœur ; elle ne s'occupait que de son fils, elle lui prodiguait, en priant, ses soins et ses caresses maternelles.

Elle priait, la malheureuse, sans qu'une parole coupable se mêlât à sa douleur.—Et pourtant ! combien sa vie était changée depuis un an !...

Elle avait connu des jours de calme et de doux espoir ; elle avait été aimée par un vaillant mari, elle avait vu croître son fils, brave et laborieux déjà comme un bon marinier.

Et Jacques Véziau avait péri à la pêche ; peu à peu toutes les ressources de la veuve s'étaient épuisées ; sa triste chaumière, que Jacques comptait bientôt réparer, tombait en ruines faute de ses réparations.—Chaque bouffée de vent enlevait quelques lambeaux du toit.—Depuis un mois enfin Lambert était gravement malade, et le mal avait empiré à vue d'œil. Elle voyait son unique fils, sa dernière consolation, s'éteindre lentement entre ses bras.

Plusieurs médecins étaient venus ; tous lui avaient conseillé d'envoyer Lambert à l'hôpital.

— Me le guérira-t-on, au moins ? leur demanda Marianne.

— Il y serait bien soigné.

— Mieux soigné que par sa mère !... Oh ! non, docteur, cela ne se peut pas ?

— Il aura un bon lit, du feu, de la tisane, des médicaments !....

— Me le guérira-t-on ? me le rendra-t-on ? répéta la pauvre mère.

Aucun médecin n'osa répondre par l'affirmative.

— Eh bien ! s'écria la veuve Véziau, si mon garçon doit mourir, il ne mourra que sur mon cœur.... Moi, je ne tarderai pas à le rejoindre !....

A cette heure, elle se reprochait amèrement d'avoir gardé son fils dans sa cabane ; elle le voyait immobile, glacé, laissant errer sur elle des regards indécis.

— Lambert !... Lambert !.... parle-moi !.... Lambert, mon enfant !

Le jeune garçon essaya de sourire à sa mère ; ses lèvres s'agitèrent sans produire un son distinct ; Marianne éclata en sanglots. Noiroto fit entendre un gémissement étouffé.

— Et personne, personne ne vient à mon secours ! personne !.... murmurait la veuve désolée. M. Théodore Séverin n'est donc pas au pays, mon Dieu !....

Dix fois elle avait envoyé à la ville d'anciens camarades de son mari pour prier M. Séverin de venir la visiter. Chaque fois on lui avait répondu qu'il n'était pas de retour des eaux où il avait conduit sa femme, atteinte elle-même d'une dangereuse maladie.

Malgré le temps affreux qu'il faisait, un vieux pêcheur, le père Mathias, s'était encore chargé, le matin même, d'aller voir si, par hasard, M. Séverin ne serait pas arrivé à Blois. Mathias n'avait pas rendu réponse.

— Les ponts sont enlevés, le malheur est sur le pays, disait Marianne. A tous moments passent des arbres déracinés, des toitures emportées.... Oh ! mon Dieu !.... personne, personne ne viendra donc à notre secours !....

La respiration de Lambert devenait de plus en plus difficile, ses extrémités se glaçaient, son pouls était insensible. Marianne essaya de le réchauffer. Noiroto s'approcha tout doucement et se mit à lécher les mains de Lambert.

— Pauvre chien !.... tu comprends, toi !.... tu ne nous as pas abandonnés, dit Marianne en pleurant.

Noiroto se couchait à côté de Lambert comme pour lui communiquer sa propre chaleur ; il regardait la veuve Véziau en gémissant, il continuait de lécher les mains de son jeune maître.

Marianne pleurait et priait toujours.

— Si le père Mathias pouvait ramener M. Séverin, disait-elle, il me semble que mon fils serait sauvé....

Tout-à-coup Noiroto dressa les oreilles, il parut écouter un bruit extérieur, il se leva, il tira Marianne par le pan de sa jupe.

La veuve Véziau ouvrit la porte de la cabane.

Noiroto jappait.

— Mon Dieu !.... s'écria la pauvre femme, un enfant qui se noie !.... Va, Noiroto !.... va ! sauve-le !....

Le chien s'élança dans le fleuve.

Marianne se remit à genoux, tenant dans ses mains les mains froides de son fils Lambert, les yeux fixés sur Noiroto qui nageait.

Un petit enfant, placé dans un berceau qu'entraînait le courant, poussait des cris affreux en agitant ses bras. Par une sorte de miracle, le berceau flottait sur des débris de toiture et un amas de branchages ; mais le plus petit choc devait évidemment briser ce radeau formé par le hasard.

Marianne tremblante regardait tour à tour Lambert et le chien, et le malheureux petit enfant.

Noiroto était le chien d'un marinier, on l'avait dressé à traîner des filets, à porter des amarres, à ramener à bord tous les objets tombés à la rivière. Noiroto finit par atteindre le train.

Aussitôt les branchages s'écartèrent, le berceau flotta encore un instant ; mais, à travers l'osier, l'eau imbibait le matelas, le berceau enfonçait.

L'enfant poussa un dernier cri. Noiroto, guidé par son instinct, se jeta sur l'enfant qui s'acerocha à son cou. Le chien mordit dans les linges qui l'enveloppaient, le tint la tête au-dessus de l'eau, et se remit à nager vers la terre.

— Mon Dieu !.... mon Dieu !.... vous permettrez que le mien soit sauvé de même, n'est-ce pas ? s'écria la pauvre femme en courant au devant de Noiroto.

Elle recueillit une charmante petite fille de deux ou trois ans, l'essuya, l'emballotta dans des haillons secs, et la coucha sur une botte de paille au fond d'une espèce d'armoire.

Noiroto ne s'étendit plus à côté de Lambert ; comme il était tout mouillé, il sentait qu'il ne devait point se remettre sur le grabat, mais il s'approcha encore pour lécher les pieds et les mains du pauvre garçon.

Marianne, en arrangeant de son mieux la couchette de la petite fille, priait ainsi :

— Mon Dieu !.... Je suis bien pauvre ; mais rendez-moi mon fils, à moi !.... je tiendrai lieu à celle-ci des parents qu'elle a sans doute perdus !.... Mon Dieu ! vous ne m'envoyez pas cet enfant en place du mien, n'est-ce pas ? Laissez-moi tous les deux, tous les deux !.... Je travaillerai pour tous les deux, le jour et la nuit, en bénissant votre nom !.... Rendez-moi mon Lambert, mon bon Lambert, le fils de mon mari que vous m'avez pris, mon Dieu !... Celle-ci sera ma fille tout de même, je la soignerai, je la nourrirai !... Rendez-moi mon fils Lambert !....

La petite fille, blottie dans un coin, s'était endormie comme après un mauvais rêve. Lambert entendait sa mère qui priait à haute voix. Lambert n'avait plus de forces, il allait mourir.

Noiroto remua la queue, courut à la porte, aboya tout doucement.

Le secours tant attendu arrivait-il enfin ?....

III.

A Blois, Mathias avait appris tout de suite ce que l'oncle Marcel savait à merveille, ce que Philogone, sa sœur Barbe et ses cousines Saint-Magloire ignoraient encore, c'est-à-dire le retour du docteur Séverin. — Mais, à peine arrivé, Théodore était monté à cheval pour se rendre en toute hâte au moulin de Sauné, situé sur un petit bras de la Loire, où l'inondation, au dire de la rumeur publique, exerçait les plus effroyables ravages :

— Ma foi ! pensa le père Mathias, il ne sera pas dit qu'un vieil ami à Jacques Véziau reculera devant une lieue de plus, allons !... En route pour le moulin de Sauné, j'y trouverai peut-être bien M. Théodore.

Le jour baissait, la pluie tombait à torrents, le vent soufflait avec une violence épouvantable, les eaux débordées arrêtaient Mathias dans sa marche. Avant de retourner à Blois et puis à la triste demeure de Marianne, le vieux marinier réfléchit un instant :

—Au fait ! se dit-il, le docteur finira bien, tôt ou tard, par rentrer chez lui. Je l'y attendrai et je l'emmènerai avec moi...

Le père Mathias achevait à peine, qu'un cavalier, enveloppé dans un manteau de voyage, apparut au bout de la digue, sur la limite de l'inondation.

Ce cavalier était un homme de trente-six à trente-huit ans. La tête courbée sur la poitrine, laissant flotter la bride sur le cou de son cheval, il semblait ne rien voir, ne rien entendre de ce qui se passait autour de lui.

Mathias s'avança, Mathias le reconnut :

—M. Séverin ! Docteur !... docteur !..., cria-t-il à plusieurs reprises ; écoutez !... écoutez ! Par pitié !... arrêtez-vous !...

Théodore releva enfin la tête ; il était pâle, il paraissait accablé par une horrible douleur.

—Que voulez-vous, mon ami ? demanda-t-il d'une voix altérée.

—Voici un mois, Monsieur, que la mère Véziau vous espère tous les jours comme le bon Dieu pour lui guérir son pauvre fils Lambert... Depuis un grand mois, mon brave Monsieur, la maladie n'a fait qu'augmenter... Faut savoir, à cette heure, si vous arriverez encore à temps !...

—Mon ami, murmura Théodore Séverin, il faut... absolument... que j'aille à Blois retrouver ma femme...

—Ah ! Monsieur ! par bonté de cœur, s'il vous plaît ! ayez pitié de la malheureuse veuve Véziau, qui n'a pour tout bien que son petit Lambert... et qui va le perdre, mon bon Monsieur Séverin... Si vous pouviez le sauver, pourtant !...

Quelques larmes cruelles baignèrent les paupières du médecin.

—Vous êtes bon, je le sais, continua Mathias ; vous êtes le père des pauvres gens !... ça vous portera bonheur, Monsieur Théodore ! Je vois bien que la misère de la bonne femme vous fait compassion. Pour si pressée que soit madame votre épouse, elle ne l'est pas tant que la mère de Lambert...

Théodore reprit la bride de son cheval, étouffa un soupir et dit :

—Allons !...

IV.

Il faisait nuit quand les aboiements de Noiroton annoncèrent Mathias et le docteur Séverin. La mère Véziau venait d'allumer sa dernière petite chandelle pour veiller Lambert. Le vent qui pénétrait dans la case faisait vaciller la flamme ; on se voyait à peine :

—M. Séverin ! c'est M. Séverin !... Merci, sainte Vierge ! Merci, mon Dieu !... Puisque le voici, disait Marianne, mon fils sera sauvé !...

Sur les traits de la pauvre mère brillait une lueur d'espérance ; elle ne remarqua point la natante expression des traits du docteur.

Celui-ci s'approcha de Lambert, l'examina, lui prit le pouls,

posa la main sur sa poitrine, écouta les mouvements des poumons, et fit quelques questions médicales.

Marianne y répondit de son mieux.

Elle tremblait de nouveau, cherchant dans les yeux de M. Séverin un arrêt de vie ou de mort, n'y trouvant que des traces de douleur.

—Tout est-il donc perdu ? dit-elle en frémissant.

Ce cri d'angoisse retentit dans l'âme généreuse de Théodore.

—Non !... point pour vous ! Marianne !... répondit-il.

—Est-il possible, mon bon docteur ?

—Votre enfant vivra ! ajouta Théodore.

—Lambert sauvé !... dit Marianne avec transport ; mais vous ne vous trompez pas au moins ? Dites-moi, mon bon Monsieur, que vous ne vous trompez pas !...

Par les ordres de Théodore Séverin, Mathias retirait de son porte-manteau une fiole de liqueur dont Marianne administra une cuillerée à Lambert.

Après avoir échappé par une crise horrible à une fluxion de poitrine qui le fit condamner par les premiers médecins, l'enfant mourait d'inanition. On avait recommandé à la pauvre veuve de tenir son fils à la diète, sans lui indiquer le moment où elle devrait changer ce régime. Il y avait déjà huit jours qu'elle aurait pu lui donner quelques aliments légers. Faut de ces aliments, la convalescence n'avait pas commencé. Lambert succombait par excès de besoin et de misère.

—D'fièvre en heure, une cuillerée de ce cordial, bonne femme, reprit Théodore ; couvrez bien votre fils ; qu'il ne prenne plus froid, surtout ! et je vous réponds de sa vie.

A ces mots, Théodore glissa quelques pièces d'argent dans la main du vieux Mathias.

—Et maintenant, à cheval !... dit-il d'un accent de sombre douleur.

Marianne se précipitait à ses pieds en pleurant de joie.

Le bon Dieu a eu pitié de moi !... disait-elle, puisqu'il a envoyé le père des pauvres au secours de mon fils.

Noiroton paraissait comprendre, il retrouvait un regard dans les yeux de Lambert, il agitait sa queue et relevait la tête.

Mathias n'avait jamais vu M. Séverin aussi grave, aussi triste qu'il le voyait maintenant. La joie maternelle de la veuve Véziau achevait de lui briser le cœur :

—Assez !... assez ! bonne femme, dit Théodore avec une sorte de dureté.

Mais elle ne se lassait pas de le remercier et de le bénir.

Théodore Séverin avait placé une main sur ses yeux.

—Quel coup affreux pour Emilie quand je lui apprendrai cette terrible nouvelle !...

Il eut besoin de s'appuyer sur un escabeau, tant la pensée de son malheur le bouleversait.

—Le bon Dieu m'a récompensé, disait encore la femme Véziau, il a entendu ma prière ! Oh ! je vais avoir du courage pour mes deux enfants !... L'autre sera ma fille, ma fille chérie ! Tu as une petite sœur mon Lambert, que Noiroton nous a rapportée !...

Théodore Séverin n'entendait pas.

Mathias, au lieu d'apprêter le cheval, s'arrêta fort surpris ; il crut que Marianne devenait folle :

—Ah ça ! mère Véziau ! interrompit le vieux pêcheur,

que dites-vous donc à votre sieu !... Noiro !... une fille !... une sœur !... Est-ce que vous rêvez, par hasard ?

— Non ! non !... père Mathias, j'ai promis à Dieu et à la Vierge d'être la mère de la petite si mon Lambert ne mourait pas !... Tenez !... regardez !

A ces mots elle découvrit la frêle créature qui dormait encore paisiblement dans le placard.— Lambert souriait. Noiro s'avancait avec une sorte de fierté.

La petite fille, éveillée par la lumière, ouvrit les yeux, balbutia quelques sons inarticulés et tendit les bras.

— Eh !... mais, s'écria Mathias, on dirait la petite à M. Séverin, la petite Marie du moulin de Sauné !...

Un coup de foudre n'aurait pas produit un effet si prompt que ces paroles. Théodore tressaillit, entendit et se leva... Il vit, il reconnut sa fille, poussa un grand cri et tomba à la renverse.

Mathias et Marianne le soutinrent à la fois : La petite Marie passait les bras autour du cou de son père.

— Pauvre brave cher homme de docteur ! murmura Mathias avec émotion.

Noiro tournait autour de ce groupe d'un air inquiet ; il regardait Lambert, puis Marianne, puis la petite Marie ; il n'osait aboyer : mais il rôdait ça et là, flairant et reniflant, lorsque Théodore Séverin revint enfin à lui.

— Docteur, lui dit Marianne d'une voix reconnaissante vous m'avez rendu mon fils ; le bon Dieu a voulu que je pusse vous rendre votre fille !...

V.

On comprend de reste pourquoi l'oncle Marcel soupirait en rentrant chez lui ; on excuse bien certainement aussi sa première explosion de colère quand maître Philogone lui demanda, tout en battant les cartes, des nouvelles de l'inondation.

L'oncle Marcel venait d'apprendre de source certaine que le moulin de Sauné était emporté ; les meuniers eux-mêmes avaient péri, disait-on ; en ce cas, la petite Marie, qui avait été placée en nourrice au moulin pendant le voyage de Théodore aux eaux de Vichy, devait être noyée, selon toute apparence.

— Quelle scène, mon Dieu !... lorsque Théodore rentrera, pensait l'oncle Marcel avec amertume. Sa malheureuse Emilie en mourra !

— Notre cher oncle a quelque chose ce soir, dit tout bas madame de Saint-Magloire à son cousin Philogone.

— Possible ! répartit l'estimable avoué en se frottant le bras. Barbe m'a fait un bleu... c'est positif !... Elle est aussi mauvaise que son Azor !...

Les neveu et nièces prirent place autour de la cheminée, attendant que leur oncle rompît le silence. Azor grognait ; les enfants l'agaçaient par signes.

— Non !... je n'y tiens pas !... s'écria tout à coup l'oncle Marcel en se levant ; il faut que j'y retourne !...

Le vieux militaire se dirigea vers la porte.

L'intéressante Mirocline osa s'écrier :

— Ressortir !... mon bon oncle, à huit heures et demie, par l'affreux temps qu'il fait !...

— Tais-toi... petite !...

— Mais, mon oncle, reprit Philogone, vous risquez d'attraper un catarrhe...

— Ça ne te regarde pas... Pauvre Théodore !... malheureuse Emilie !... ajouta le vieillard à demi-voix.

— Théodore !... Emilie ! répéta la tante Barbe ; seraient-ils donc de retour ?

— Oui, parbleu, pour leur malheur !...

— Qu'est-ce donc, mon oncle ? vous nous faites frémir ?

— Eh bien !... le moulin de Sauné est emporté, leur petite fille aura péri !

— Ah ! c'est affreux ! s'écria Mirocline.

— Quelle catastrophe !... Quelle perte !... O ciel !... disaient à l'unisson Philogone, tante Barbe et madame de Saint-Magloire.

Déjà l'oncle Marcel était au bout du corridor. Personne n'osa ouvrir la bouche avant qu'il fût dans la rue.

Mais après cinq minutes de silence, la candide Mirocline demanda d'un ton larmoyant si cette épouvantable nouvelle était bien certaine.

— Non, sans contredit, répondit Philogone, la démarche de notre oncle prouve qu'on n'est sûr de rien.

— En ce cas, murmura madame de Saint-Magloire, plaise au ciel qu'on retrouve la pauvre enfant !

— Elle était si gentille, cette petite Marie ! ajouta la tante Barbe.

Dans le cercle charitable des Dupanchaud et Saint-Magloire, on avait toujours craint, non sans motifs, que l'oncle Marcel ne choisit pour héritière la fille de Théodore. Cependant, si Théodore avait perdu sa fille, non-seulement elle n'hériterait pas, mais la fortune considérable des Séverin reviendrait, tôt ou tard, aux collatéraux.

Sans que sa mère lui eût soufflé, Mirocline pensa qu'elle avait décidément de superbes chances de mariage.

Philogone, qui n'était pas marié, fit ce profond calcul : — De mon chef, un quart ; du chef de Barbe un autre quart, c'est moitié. Mirocline aura un quart de l'autre moitié et des espérances Séverin... Si j'épousais Mirocline.

Quand à la tante Barbe, elle ne calcula rien ; elle n'avait aucun intérêt direct ou indirect à la mort de la fille de Théodore Séverin, mais elle éprouva un sentiment bizarre qui la conduisit à donner coup sur coup trois boulettes de sucre à son cher Azor.

Le charmant carlin en conclut qu'elle était contente et lui lécha le bout du nez :

— Fi !... fi !... Azor ! dit la tante Barbe en souriant. Puis, d'un ton de componction profonde : Je ne voudrais pas être chargée, dit-elle, d'annoncer cette nouvelle à notre pauvre Emilie.

— Ni moi !... Ni moi !... Ni moi non plus ! reprit en cœur les trois autres collatéraux.

— Mais elle doit la savoir maintenant ! hasarda madame de Saint-Magloire.

— Et elle a besoin de consolations ! ajouta la tendre Mirocline.

— Nous pourrions aller chez elle, dit maître Philogone ; ce serait faire acte de bons parents.

— Quoiqu'elle soit de ce matin à Blois sans même nous en avoir informés, objecta tante Barbe.

— Et qu'il fasse un temps !... un temps !... dit la mère de Mirocline.

— Jeanneton ! commanda Philogone, allumez la lanterne.

— Ma fille, mets tes socques, dit madame de Saint-Magloire à son aînée.

La tante Barbe s'arma d'un parapluie gigantesque, sans toutefois se séparer de son inséparable Azor.

Les enfants charmants allèrent se coucher en braillant sur un air de la famille des *lampions* de février :

Ah ! ah ! ah !—ah ! ah ! ah !...
Mirochine se mariera !...

Ce chant nuptial venait d'être improvisé par le plus âgé des petits Saint-Magloire.

Azor toussa et grogna. L'on partit.

VI.

— Quoi !... pas encore de retour !... et neuf heures sonnent ! disait l'oncle Marcel à la femme de chambre d'Emilie. Que fait ma nièce ?...

— Madame pleure toutes les larmes de ses yeux ; elle prie pour sa petite fille !... Elle s'inquiète pour Monsieur lui-même. Nous lui avons bien caché jusqu'ici la terrible nouvelle, mais elle en a le pressentiment !... Elle regrette que Monsieur soit parti !...

— Mon Dieu !... murmura l'oncle Marcel, préservez-vous d'un second malheur !...

L'ancien militaire était resté dans l'antichambre ; il n'osait pénétrer chez Emilie, il se proposait d'attendre auparavant le retour de Théodore, mais le marteau de la maison retentit lourdement. Emilie se précipita dans l'antichambre ; elle s'arrêta palpitante dans les bras de l'oncle Marcel :

C'est lui !... c'est lui !... enfin ! s'écria-t-elle en tremblant.

La bonne avait ouvert la porte.

Ce fut maître Philogone Dupanchaud, qui parut, escorté de tante Barbe, d'Azor, de la cousine Saint-Magloire et de la vertueuse Mirocline.

A leur aspect, l'oncle Marcel ne réprima point un juron formidable. Azor aboya, tante Barbe prit la parole :

— Ma chère Emilie, dit-elle, nous venons tous prendre part à votre affliction, comme des parents dévoués et sensibles...

L'oncle Marcel foudroya d'un regard l'imprudente bavard ; Azor fut sur le point de mordre l'oncle Marcel.

Emilie poussa un cri affreux et s'évanouit.

— Voulez-vous donc la tuer ? s'écria le vieux chef d'escadrons, tandis que l'on s'empressait autour de madame Séverin.

Cette scène durait encore, quand le marteau ébranla la maison pour la seconde fois ; une voiture s'arrêtait devant la porte ; la voix de Théodore Séverin retentissait ; il accourait ivre de joie.

— Sauvée !... disait Théodore avec transports, il alla embrasser sa malheureuse femme en criant :—Je ramène Marie sauvée... sauvée de l'inondation...

Cependant, la petite Marie était déjà sur le cœur de sa mère, et le docteur Séverin remplissait un devoir de recon-

naissance en aidant Mathias et Marianne à porter Lambert sur un matelas provisoirement placé au beau milieu de la salle.

La mère Véziau bénissait le docteur qui lui avait juré que Lambert vivrait.

Théodore Séverin n'avait pas voulu que le malheureux enfant restât plus longtemps dans une cabane exposée à toutes les intempéries de la saison. Il avait exigé que Mathias se procurât sur-le-champ une voiture. La veuve Véziau et son fils trouvaient ainsi un asile hospitalier dans la famille de la petite Marie.

Pendant des explications nécessaires que les collatéraux écoutèrent avec une triste avidité, que l'oncle Marcel écouta avec une profonde émotion, Azor avisa Noiro, Azor se prit à japer, il semblait furieux.

Noiro remuait la queue et faisait entendre un petit grognement de satisfaction. Il paraissait comprendre que Lambert serait guéri ; il le voyait dans une maison bien fermée ; il s'apercevait que la mère Véziau était ravie de bonheur. Devina-t-il aussi que la petite Marie était rendue à ses parents ? Nous serions portés à le croire, tant son instinct était admirable, tant ses yeux brillaient. Il rôdait encore ça et là en humant l'air avec une fierté légitime.

Azor, comme pour mettre en action la secrète humeur de sa maîtresse, osa mordre Noiro et voulut fuir. Noiro se retourna, leva sa patte sur Azor, et sans daigner lui rendre une morsure, le fit rouler aux pieds de tante Barbe.

Le coup de patte avait été vigoureux pourtant, s'il faut en juger par les cris effroyables du carlin.

Tante Barbe releva son cher Azor en lançant au brave Noiro un regard de haine et de menace.

Azor gémissait, il souffrait horriblement ; on reconnut bientôt qu'il avait une forte lésion dans la colonne vertébrale ; par suite de quoi il devient rachitique, bossu et plus hargneux que jamais.

Après les félicitations de rigueur, la famille se retira ; il ne resta auprès de Théodore et d'Emilie pour se réjouir sincèrement de leur bonheur, que le brave oncle Marcel.

Enfin l'oncle Marcel lui-même dut se retirer quand sonna le couvre-feu.

Emilie et Théodore passèrent toute la nuit avec Marianne Véziau, à soigner et à veiller Lambert.

Noiro ne s'endormit qu'au point du jour. Le valeureux chien avait sa part de la reconnaissance générale ; il eut aussi comme on pense, sa part de bons traitements.

Lorsque Lambert, parfaitement rétabli, entra en fonctions auprès du docteur Séverin, qui le prit à son service, ainsi que sa mère, Noiro n'était plus le chien maigre et décharné que nous avons dépeint plus haut. Il avait désormais la mine d'un chien de bonne maison. Son poil noir et lisse recouvrait un corps charnu, convenablement gras, et toujours vigoureux.

VII.

Un jour pourtant, deux ou trois mois après le sauvetage de Marie, Noiro revint au logis d'un pas languissant ; il se traîna aux pieds de Lambert, il gémissait.

— Ma mère, ma mère, qu'a donc Noiro ? demanda le jeune gars avec inquiétude.

Noirot frissonnait haletant ; sa langue pendait, il regardait Lambert de ce triste regard du soir de l'inondation.

La petite Marie entra portée par sa bonne ; elle se prit à sourire à Noirot, mais le chien ne se redressa pas gaîment comme d'ordinaire ; il ne commença pas à bondir et à japper de plaisir, à remuer la queue, à folâtrer ; il était étendu sur son paillason, il ne pouvait se traîner.

La mère Véziau courut avertir Théodore.

— Noirot est empoisonné ! s'écria tout de suite le docteur.

Lambert ne put retenir ses larmes, et la petite Marie, voyant pleurer Lambert, pleura aussi.

Malgré tous les soins du savant docteur Théodore Séverin, le vaillant Noirot succomba.

Il mourut léchant encore la main de Lambert, et regardant la petite Marie de son regard tendre et doux.
Pauvre Noirot !

— C'est bien fait, dit la tante Barbe, Théodore m'avait refusé de soigner Azor.

On assure que l'oncle Marcel ayant entendu cet imprudent propos, ne jura point. Il se contenta de déménager.

Il a fait de la petite Marie sa légataire universelle et s'est retiré chez son neveu Théodore, ce qui le met définitivement à l'abri des grandes et petites misères d'écart ou des quatre as.

G. DE LA LANDELLA.



MŒURS ARABES.



N général, les femmes jouissent de peu de considération en Algérie, comme dans tous les états musulmans. Elles sont assujetties à tous les travaux domestiques. Si leur mari est assez riche pour avoir des serviteurs, elles ont alors la surintendance de la maison ; mais pour le maître, elles ne sont que des servantes d'une classe supérieure, obéissant à un signe, un regard. Il y a aujourd'hui quelques exceptions, elles sont dues à un commencement de civilisation que les rapports de société ont introduit dans les mœurs arabes, presque à l'insu de ceux qu'ils influencent, et qui peu à peu établiront d'heureux effets.

On se marie très-jeune en Afrique. Avant l'occupation, on permettait le mariage entre un garçon de 15 ans et une fille de 11 à 12 ans. On le permet de même, mais parmi la classe pauvre qui n'a pas encore voulu profiter des bienfaits de l'expatriation, et qui suit obstinément les usages de ses pères. Il en résulte pour elle que les femmes sont vieilles à vingt ans, et que les hommes appelés si jeunes à être chefs de famille, rassasiés, fatigués trop tôt des joies de la paternité, se dégoûtent aisément de leur intérieur et cherchent dans de nouvelles épouses les charmes que la première a déjà perdus.

Le mariage est souvent une convention faite entre deux familles ; sa ratification dépend de la volonté des deux futurs époux.

Un jeune homme veut-il se marier, il s'informe d'une épouse, on lui dit si elle est belle, laborieuse. Le parti trouvé, les conditions se débattent entre les deux familles. Le contrat se passe devant le cadî ou le mufti, quelquefois même devant l'un et l'autre, comme autorité civile et religieuse, à l'imitation de l'usage français. Peu de jours avant, le père de la future a donné tout ou partie de la dot promise ; et le mari a envoyé la somme destinée à parer sa jeune épouse. Elle apporte comme trousseau : de la laine pour les matelats, du linge et des vêtements. Le matin du jour des noces, les tambours et les cornemuses viennent donner leur aubade dans la cour de la maison habitée par la jeune fille. Après la céré-

monie du mariage, célébrée chez le cadî ou chez le mufti, on donne à tous les invités quelques rafraîchissements ; la nouvelle épouse n'y assiste pas, elle se retire dans sa chambre, où elle reste entourée des femmes de la noce. Le soir, elle se rend avec elles au bain, pendant que le mari de son côté s'y rend également avec ses parents et amis, puis chacun s'en retourne chez soi. Vers huit heures du soir, une mule, plus ou moins richement harnachée, arrive devant la demeure de l'épouse, on assujettit sur son dos une sorte de palanquin dont les rideaux sont hermétiquement fermés. Deux des plus proches parents vont alors chercher l'épousée dans sa chambre et l'amènent par la main sur le seuil de la porte, aux cris de salutation : lou, lou, lou ! répétés plusieurs fois par toutes les femmes. Lorsqu'on a placé la mariée sur sa mule, un proche parent marche devant elle, portant une sorte de candélabre sur lequel brûlent une quantité de bougies. Derrière elle marche toute sa famille, chacun portant un cierge allumé, dont le degré de longueur indique le degré de parenté. Pendant le trajet, il est encore d'usage que la mariée fasse entendre une sorte de cri assez peu harmonieux, et qu'elle rend fort bizarre en se frappant le menton pour produire le son : hua, hua, hua ! Lorsque la procession est arrivée au logis conjugal, on introduit la mariée dans la chambre de son époux. Celui-ci se lève, la prend par la main et la fait asseoir à sa gauche. Alors est arrivé le moment le plus critique, car cet époux ne l'a pas encore vue : il l'a prise sur parole ; tant mieux si sa chance est heureuse ! le jeune homme lève le voile qui va décider la terrible question : *je l'aimerai ou je ne l'aimerai pas.*

Si elle ne lui convient pas il la renvoie, ou seulement se retire ; ce cas se rencontre rarement parmi les gens comme il faut ; le mari accueille sa femme avec empressement si elle lui plaît, avec égard si elle ne lui plaît pas ; et, à moins d'infirmité ou de laideur repoussante, il la garde.

Alors, sur un signe du mari, entre une machsta (femme chargée de la toilette des mariées), elle donne à boire aux époux quelques gorgées d'eau dans le creux de sa main ; les époux s'offrent mutuellement à boire par le même moyen, et la cérémonie du mariage est terminée.

(Journal des Demoiselles.)

Mme LAURE PRUS.

MODES.

VOILETTE D'ÉTÉ.—*Première mise.*—Redingote en taffetas bleu lappi lazulli, ayant le corsage très ouvert, et encadré de deux petites ruches découpées à l'emporte-pièce ; la jupe est ornée de petites ruches qui, mélangées avec de la passementerie, forme un délicieux ornement ; les manches, à la duchesse, sont larges, garnies d'une ruche et relevées avec un ornement pareil à celui de la jupe ; chemisette droite en point d'Angleterre ; chapeau de paille d'Italie filée, avec ornements en paille.

Deuxième mise.—Robe de mousseline des Indes à quatre volants garnis d'une valenciennne qui ondule et qui festonne ; corsage montant et froncé à la vierge ; manches larges du bas, et fermées au poignet par un vert ; petite aragonnaise et taffetas vert encadrée de valenciennes, fermée à la ceinture sous le nœud de rubans de la robe, et ayant aux manches un gros de nœud rubans ; capote de tulle blanc avec roses perdues dans des flots de tulle.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

ACACIA.—Cet arbre s'appelle aussi robinier, du nom de Robin, naturaliste, qui l'a introduit en France. Les feuilles de l'acacia, vertes ou sèches, sont une bonne nourriture, pour les vaches ; elles leur font produire une grande quantité de lait ; pour les moutons, les chèvres et les chevaux, bien que son écorce paraisse être un peu poison pour ces derniers.

Les robiniers, qui sont de haute futaie, donnent un bois de chauffage plus lourd que le bois de chêne, et en plus grande abondance que tout autre arbre, grâce à la rapidité de leur végétation.

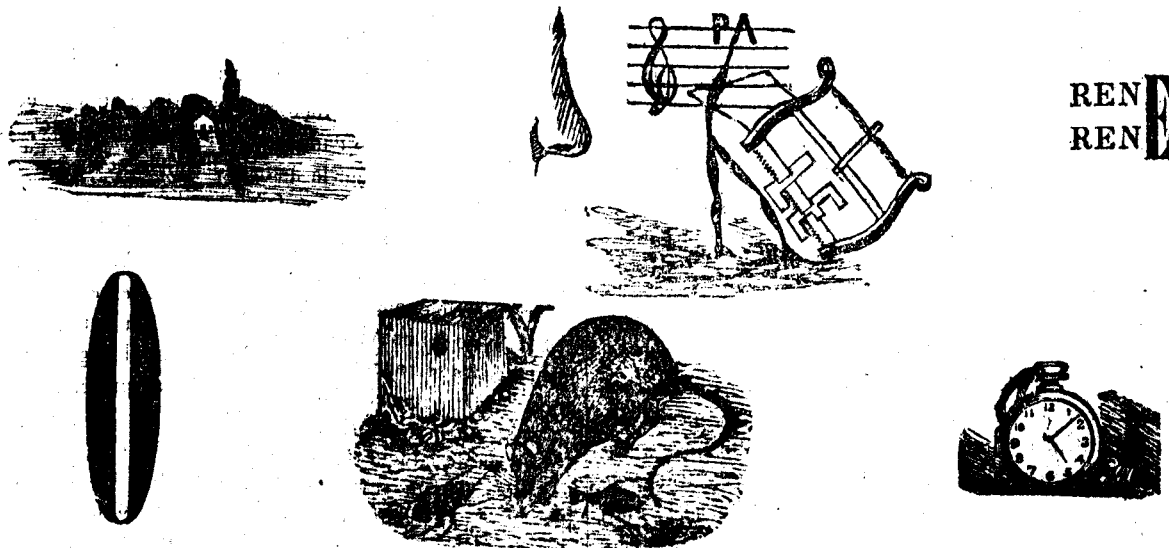
SIRUP DE FLEURS D'ACACIA.—Enlevez les calices et les pédicules de ces fleurs, placez-les par couches dans un bocal, en les alternant avec des couches de sucre en poudre. Au bout de vingt-quatre heures, jetez dessus de l'eau bouillante, laissez infuser vingt-quatre heures ; passez à travers un entonnoir de papier Joseph posé dans un entonnoir placé dans une bouteille. Préparez un sirop de sucre, et ajoutez-y la

queur que contient la bouteille. Faites bouillir ensemble, ce mélange, et quand il vous semblera assez épais, versez-le dans la bouteille.

Ce sirop peut remplacer en médecine le sirop de violette ; il a un arôme agréable, convient dans la toux, et est très-stomachique.

RAMEQUIN.—Détachez d'un morceau de veau rôti un rognon entouré de sa graisse, faites hacher le tout très-menu. Otez la mie d'un ou de plusieurs petits pains bien rassis, cela dépendra de la quantité de rognon que vous aurez ; mettez cette mie-là dans une casserole placée sur un fourneau, mêlez avec du lait ; lorsque le pain aura absorbé le lait, ajoutez-y un, deux ou trois jaunes d'œufs, du sel, du poivre et de la noix muscade ; retirez la casserole de dessus le feu, ajoutez à ce qu'elle contient le rognon et le gras que vous avez hachés, et mêlez bien le tout ensemble. Prenez les petits pains dont il ne reste que la croûte, introduisez dedans cette farce, posez ces pains sur un plat qui aille au feu et mettez-les au four pendant une demi-heure—Servez chaud.

REBUS.



Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Un Canadien qui sert bien son pays, ne doit point partir pour la Californie.
Un Canadien—QUI serre bien SON—Pays—neuf doigts—poing—PAR tire. POUR—la—K lit—Fort—Nid